

« Contre le grain,
une histoire profonde des
premiers États » 2017

PAR :

James C. Scott

AUTHOR OF SEEING LIKE A STATE

Against
the Grain

A DEEP HISTORY OF THE EARLIEST STATES



Traduit partiellement de l'anglais par Résistance 71

PDF réalisé par IBL1960

Juillet et Août 2018

“Il n’y a rien dans la nature de plus pervers que notre idée de la nature humaine. Ce n’est qu’une fabrication de notre imagination... Nous ne sommes pas condamnés comme le pensent nos anciennes philosophies et notre science moderne, par cette irrésistible nature humaine qui fait que nous ne ferions que ce qui nous avantage au dépend de quiconque concerné, menaçant ainsi notre propre existence sociale.

Tout ceci n’a été qu’une gigantesque erreur. Ma modeste conclusion est que la civilisation a été construite sur une idée pervertie et erronée de la nature humaine. Vraiment, franchement désolé, ceci n’est qu’une grosse erreur. Quoi qu’il en soit, il est probablement vrai que cette idée erronée de la nature humaine qui nous pilote, mette en danger notre existence.”

~ Marshall Sahlins, “L’illusion occidentale de la nature humaine”, 2008 ~



“Oui, il a été inventé là une mort pour les multitudes, une mort qui se vante d’être la vie : en vérité un fier service rendu à tous les prédicateurs de mort. J’appelle État le lieu où sont tous ceux qui boivent du poison, qu’ils soient bons ou méchants... État le lieu où le lent suicide de tous s’appelle... la vie.”

“Là où cesse l’État, c’est là que commence l’Homme, celui qui n’est pas superflu : là commence le chant de ce qui est nécessaire, la mélodie unique et irremplaçable. Là où cesse l’État — regardez donc mes frères ! Ne les voyez-vous pas, l’arc-en-ciel et les ponts du surhumain ?”

~ Friedrich Nietzsche, "Ainsi parlait Zarathoustra" ~

S O M M A I R E

Présentation du livre.....	4
Préface de l'auteur.....	6
<i>Introduction : Un narratif déchiré, ce que je ne savais pas..</i>	7
Chapitre 1..... <i>La domestication du feu, des plantes, des animaux et... de nous-mêmes</i>	14
Chapitre 2..... <i>Changer le paysage du monde : le complexe du domus</i>	21
Chapitre 3..... <i>Zoonose* ou la parfaite tempête épidémiologique</i>	29
Chapitre 4..... <i>L'agro-écologie des premiers États</i>	38
Chapitre 5..... <i>Contrôle de la population : guerre et esclavage</i>	49
Chapitre 6..... <i>La fragilité de l'État primordial : l'effondrement comme facteur de désassemblage</i>	55
Chapitre 7..... <i>L'âge d'or des barbares</i>	64
Lectures complémentaires par <u>R71</u>.....	75
Lectures complémentaires par <u>JBL1960</u>.....	76



Extraits du livre “Against the Grain, a Deep History of the Earliest States”

“Contre le grain, une histoire profonde des premiers États”, 2017

Par James C. Scott[☆]

~ Traduit partiellement de l'anglais par Résistance 71 ~



(*) L'auteur **James C Scott** est professeur de science politique et d'anthropologie à l'université de Yale aux États-Unis. Il y est le co-directeur du programme sur les études agraires et membre de l'Académie des Arts et des Sciences des États-Unis.

James C Scott est devenu par ses recherches profondes et pertinentes, un universitaire spécialiste incontournable pour ceux qui désirent analyser et comprendre

l'histoire de la société humaine depuis ses lointaines origines en battant en brèches les poncifs et dogmes de ce que l'anthropologie politique “orthodoxe” a prêché au service du statu quo oligarchique depuis des décennies. Scott s'inscrit dans la lignée anthropologique des Pierre Clastres, Marshall Sahlins et du plus jeune David

Graeber. Clastrien revendiqué, Scott commence souvent ses livres et conférences avec cette citation de Clastres tirée de “La société contre l’État” (1974) :

“Il est dit que l’histoire des peuples qui ont une histoire est l’histoire de la lutte des classes. On pourrait dire avec au moins tout autant de véracité que l’histoire des peuples sans histoire est une histoire de leur lutte contre l’État.”

James C Scott est l’auteur de 10 livres dont, outre cet ouvrage dont nous traduisons quelques extraits de l’anglais, les célèbres ‘Seeing like a State’, Yale U, 1998, “L’art de ne pas être gouverné, une histoire anarchiste des hauts-plateaux d’Asie du Sud-Est”, Yale U, 2009 et son tout dernier ouvrage dont nous traduisons ici de larges extraits : “Against the Grain, a Deep History of the Earliest States”, Yale U, 2017. Il participe à de nombreuses conférences dans le monde et la plupart de celles-ci sont disponibles pour visionner gratuitement sur la toile.



Larges extraits du livre “Against de Grain, a Deep History of the Earliest States” ou “Contre le grain, histoire profonde des États initiaux”, traduit de l’anglais par Résistance 71



Le livre, publié aux éditions Yale University Press, se compose d’une préface de l’auteur, d’une introduction, de 7 chapitres (256 pages), suivis de 44 pages de notes bibliographiques.

Préface de l’auteur

Ce que vous allez trouver ici est le rapport de reconnaissance d’un intrus.

[...] Nous pensions (la plupart d’entre nous quoi qu’il en soit) que la domestication des plantes et des animaux a mené directement à la sédentarité et à l’agriculture sur sols fixes. Il s’avère que la sédentarité a précédé de longtemps la preuve de la domestication des plantes et des animaux et qu’à la fois la sédentarité et la domestication étaient déjà en place au moins 4 millénaires avant que quelque forme de village agricole n’apparaisse. La sédentarité et la première apparence de villes furent typiquement regardées comme l’effet direct de l’irrigation et de la formation des États. Il s’avère que les deux sont en fait, le produit de l’abondance des sols humides. Nous pensions que la sédentarité et la culture agricole menèrent directement à la formation de l’État, pourtant les États ne sont apparus que bien plus longtemps après l’apparition de l’agriculture sur sols fixes. Il était assumé que l’agriculture fut un grand pas en avant pour le bien-être de l’humain, sa nutrition et son loisir. [...] En fait les premiers États eurent à capturer et à conserver la vaste majorité de leurs populations sous forme de mise en servitude et furent minés par les épidémies émanant de la promiscuité résultante. Les premiers États furent fragiles et prônes à l’effondrement, mais “l’âge sombre” qui s’en suivit

a souvent marqué une amélioration sur le bien-être de l'humain. Finalement il y a un point important à noter qui est celui de la vie en dehors de l'État, appelée "barbarie", et qui a souvent été meilleure, plus libre, bien plus saine, matériellement plus sûre que la vie des non-élites dans la "civilisation".

[...] Dans ce livre, mon point de focus sera entièrement sur la Mésopotamie et plus particulièrement l'"alluvium sud" qui se situe aujourd'hui au sud de la ville moderne de Bassora (NdT: au sud de l'Irak) La raison en est que cette région comprise entre les rivières Tigris et Euphrate (Sumer), fut le cœur même des premiers "États" ayant vu le jour en ce monde, bien que ce ne fut pas l'endroit des premières sédentarisation répertoriées, des premières preuves de cultures agricoles domestiquées, ni même des premiers sites proto-urbains. La période historique que je couvre comprend la période Ubaïd, commençant environ en 6500 AEC, jusqu'à la vieille époque babylonienne se terminant grosso modo vers 1600 AEC. Les sous-divisions conventionnelles sont comme suit :

- Ubaïd (6500 ~ 3800 AEC)
- Uruk (4000 ~ 3100)
- Jemdet Nast (3100 ~ 2900)
- Dynastie primaire (2900 ~ 2335)
- Akkadian (2334 ~ 2193)
- Ur III (2114 ~ 2004)
- Vieille Babylone (2004 = 1595 AEC)

Introduction : Un narratif déchiré, ce que je ne savais pas

Comment Homo sapiens sapiens en est venu si récemment dans l'histoire de son espèce, à vivre en masse dans des communautés sédentaires, saturées de cheptels et de cultures céréalières et gouvernés par les ancêtres de ce que nous appelons maintenant "l'État" ?... Ce nouveau complexe écologique et social est devenu le modèle pour virtuellement toute l'histoire archivée de notre espèce.

[...] Ainsi, le narratif de ce processus a été typiquement raconté comme étant celui du progrès, de la civilisation, de l'ordre public et d'une santé et de loisirs croissants. Sachant ce que nous savons aujourd'hui, la vaste majorité de ce narratif est faux ou sérieusement fourvoyé. Le but de ce livre est de dénoncer ce narratif et de le remettre en question sur la base de ma lecture et de mon étude des avancées faites

en matière de la recherche historique, archéologique, ces quelques dernières décennies.

La mise en place des premières sociétés agraires et des États en Mésopotamie s'est produite dans les derniers 5% de l'existence et de l'histoire de notre espèce sur cette planète.

[...] Les premiers États dans les vallées alluviales de Mésopotamie sont sortis de terre pas plus tard qu'il y a environ 6000 ans, plusieurs millénaires après la première preuve de sédentarisation et d'agriculture dans la région. Aucune autre institution n'a fait plus pour mobiliser les technologies du façonnage de terrain pour la modification de ses intérêts que l'État. L'histoire à son plus haut niveau est la discipline la plus subversive, car elle peut nous dire ce que les choses que nous avons tendance à prendre pour des acquis, se sont développées.

[...] Une question fondamentale sous-jacente à la formation de l'État est de savoir comment nous, Homo sapiens sapiens, en sommes arrivés à vivre parmi des concentrations sans précédent de plantes et d'animaux domestiques ainsi que d'humains, si caractéristiques des États. De ce point de vue particulier, l'État est tout ce qu'on veut sauf quelque chose de naturel. Homo sapiens est apparu en tant que sous-espèce il y a quelques 200 000 ans et ne se trouve en dehors d'Afrique et du Levant que depuis 60 000 ans environ. La première preuve de plantes cultivées intentionnellement et de communautés sédentaires apparaît il y a environ 12 000 ans. Jusque-là, c'est à dire pour quelques plus de 90% de l'existence de l'humain sur terre, nous avons vécu en de petites bandes de chasseurs-cueilleurs, mobiles, dispersés, relativement égalitaires. Ce qu'il y a de plus frappant encore est que des États très petits, stratifiés, fondés sur l'impôt et emmurés ont commencé à apparaître entre les rivières Tigris et Euphrate il y a environ 5 000 ans (3100 AEC), plus de 4000 ans après les premières domestications de plantes et d'animaux et l'avènement de la sédentarité. Cet énorme délai est un gros problème pour ces théoriciens qui voudraient naturaliser la forme étatique et assumer qu'une fois la sédentarité, les cultures agricoles, les requis technologiques et démographiques pour la formation de l'État établis, des États et des empires se créeraient immédiatement dans la plus grande logique des choses et comme les unités les plus efficaces dans un ordre politique. [...]

Le narratif de base de la sédentarité et de l'agriculture a survécu longtemps à la mythologie qui a, à l'origine, fourni son schéma.

*De Thomas Hobbes à John Locke en passant par Giambattista Vico, Lewis Morgan, Friedrich Engels, Herbert Spencer et Oswald Spengler et les comptes-rendus du darwinisme-social sur l'évolution sociale de manière générale, la séquence de la progression du chasseur-cueilleur nomade à l'agriculture (et de la bande d'individus au village puis à la ville), étaient une doctrine établie. De telles vues copiaient presque le schéma évolutionniste de Jules César des foyers aux clans, aux tribus, aux peuples et à l'État (peuples vivant sous la loi du droit positif), dont Rome était l'apogée, les Celtes et les Germains se situant en dessous. Bien que ce narratif varie dans les détails, de tels comptes-rendus archivent la marche de la civilisation colportée par la plupart des routines pédagogiques et imprimés de manière quasi indélébile dans les cerveaux des écoliers et écolières du monde. **Dans ce narratif, le passage d'un mode de subsistance au suivant est vu comme profond, définitif et irréversible. Ainsi, personne, une fois connues et montrées les techniques de l'agriculture, ne voudraient demeurer un nomade et un chasseur-cueilleur.***

[...] Mais il est apparu que la plus grande partie de ce qu'on peut appeler le narratif standard, a dû être abandonné une fois celui-ci confronté à l'accumulation de preuves archéologiques. Il s'avère que le chasseur-cueilleur n'est pas l'affamé toujours à une journée de son annihilation par la famine, desperado folklorique de l'humanité. En fait, les chasseurs-cueilleurs n'ont jamais paru aussi bien en ce qui concerne leurs habitudes alimentaires, leur santé et leur monde de loisir ; à l'opposé de fait des agriculteurs et de leur mode de vie.

[..] Ainsi l'État a été amené à dominer les archives historiques et archéologiques, ceci ne saurait être un mystère pour quiconque. Pour nous, Homo sapiens, habitué à penser en unités d'une ou de plusieurs durées de vie, la permanence de l'État et de son espace administré semble être une constante de notre condition à laquelle on ne saurait échapper. À part de la grande hégémonie exercée par l'État aujourd'hui dans sa forme organisationnelle, une très grande partie de la recherche en archéologie et en histoire dans le monde est financée par l'État ce qui a pour effet le plus souvent d'en faire un exercice d'autoportrait narcissique. Ce travers institutionnel subjectif se compose de la tradition archéologique, jusqu'à récemment, des fouilles et de l'analyse des ruines et vestiges historiques principaux. [...] Une fois des documents écrits découverts comme par exemple en hiéroglyphes ou sous format cunéiforme, le travers étatique devient encore plus prononcé. Ces archives sont invariablement des textes étatico-centriques : des archives fiscales, des rapports de travail, des listes de tributs payés, des généalogies royales, des

mythes fondateurs, des lois. Il n'y a pas de voix dissidentes, aucun effort de lire de tels textes contre le grain et si cela se produit ces tentatives sont à la fois héroïques et exceptionnellement difficiles. Plus il y a d'archives laissées et plus de pages sont dévouées à ce royaume historique et son autoportrait.

Et pourtant, les tous premiers États sont apparus dans les vallées sédimentaires alluviales de Mésopotamie et d'Égypte ainsi que sur les rives du Fleuve Jaune en Chine et ils ne furent que de minuscules affaires démographiques et géographiques. Ils ne furent que de petites taches sur la carte de l'ancien monde et des erreurs de parcours dans un monde alors constitué d'environ 25 millions de

personnes vers 2000 AEC (il y a 4 000 ans donc). Ils n'étaient que de petits nodes de pouvoir concentré, entourés d'un vaste paysage habité par des peuples non-étatiques, connus comme "barbares". Nonobstant **Sumer**, Akkad, l'Égypte, Mycenae, Olmec/Maya, Harrapan, Qin en Chine, l'essentiel de la population mondiale a continué de vivre en dehors de la poigne immédiate des États et de leurs impôts et ce pendant très, très longtemps. Il est difficile de dire et aussi très arbitraire de déterminer quand le paysage socio-politique est devenu dominé par l'État. De fait, jusque ces 400 dernières années, le tiers de la population mondiale était toujours constituée de chasseurs-cueilleurs, des pastoraux, cultivateurs en agriculture rotative et donc semi-nomade, tandis que les États étant essentiellement



agraires, se limitaient dans les parties où il était plus facile de cultiver. **Ainsi une bonne partie de la population mondiale n'aurait jamais rencontré la marque caractéristique de l'État : l'impôt et ses collecteurs.** Beaucoup de ces gens, la majorité de fait furent capables d'entrer et de sortir des États et de changer de mode de subsistance selon leurs besoins. Ils avaient toujours une grande possibilité d'échapper au joug de l'État. Si donc nous localisons l'époque de l'hégémonie de l'État (NdT: avec le concept "d'État-nation") vers l'an 1600 de notre ère, on peut alors dire que l'État ne fait que dominer les derniers 2/10 de 1% de la vie politique de notre espèce. En ne focalisant notre attention que sur les endroits d'exception où apparaissent les premiers États, nous risquons d'éluder le facteur clef suivant : la très grande partie du monde a vécu sans État jusqu'à encore très récemment. Les

États classiques de l'Asie du Sud-Est sont en gros contemporains de l'empire de Charlemagne, plus de 6000 ans après "l'invention" de l'agriculture. Les États du nouveau monde, à l'exception de l'empire Maya, sont même de bien plus récentes créations. Eux aussi furent territorialement assez petits.

[...] Ainsi malgré l'image que l'État se donne et son centralisme dans la plupart des histoires standard, il est important de reconnaître que durant des milliers d'années après son apparition, il n'est en rien devenu une constante mais une variable politico-sociale et de fait, une variable très fragile dans la vie de la plus grande partie de l'humanité.

[...]

Comme je l'ai noté, la domestication des plantes et des animaux n'étaient pas strictement nécessaires à la sédentarité, mais elle a créé les conditions pour un niveau de concentration de nourriture et de populations sans précédent dans l'histoire et ce spécifiquement dans les zones les plus favorables à l'établissement agro-écologique de certaines populations, comme les plaines naturellement irriguées ou les sols très riches en alluvions et très fertiles (loess) où l'eau n'est jamais un problème. C'est pourquoi j'ai choisi de nommer de tels endroits des "camps de ré-établissement multi-espèces du néolithique tardif".

[...] Il est à peu près certain que la très vaste majorité des premiers États s'effondrèrent suite à des épidémies analogues à celle de la peste d'Antonin ou de Justinien au premier millénaire EC ou la peste noire du XIV^e siècle en Europe. Il y eut aussi une autre peste : la peste étatique, celle des impôts sous la forme de prélèvement en nature sur les récoltes céréalières, sur le travail, l'imposition de corvées et la conscription dans les armées tout cela se situant au-dessus du travail agricole onéreux. [...] Il est saisissant en effet de constater que virtuellement tous les États classiques furent fondés sur le grain, les céréales, incluant le millet. L'histoire n'a aucune archive d'État de la cassave/manioc, du sago, du taro, du yam, de l'arbre à pain ou de la patate douce. (Les "républiques bananières" ne qualifient pas en ce domaine...) Ma supposition est seulement que les cultures de grain sont les plus efficaces dans la concentration de la production, de l'évaluation des rendements pour l'impôt, pour l'appropriation, pour les enregistrements de cadastre, pour le stockage et la comptabilité ainsi que pour le rationnement. Sur sols idoines, le blé procure l'agro-écologie pour de fortes densités de population humaine et donc de sujets à asservir.

Par contraste, le tubercule cassave (alias manioc ou yucca), pousse sous la terre, demande très peu d'entretien, est facile à cacher, mûrit en un an et plus important, peu rester dans le sol en toute sécurité et en demeurant comestible pendant plus de deux ans. Si l'état veut votre cassave/manioc, il va lui falloir venir sur vos terres reculées, déterrer les tubercules lui-même (par ses fonctionnaires) une par une, ensuite il devra véhiculer ce qu'il aura volé en chariot, le jeu n'en vaut pas la chandelle... Si nous évaluons les cultures agricoles du point de vue du collecteur d'impôt prémoderne, les céréales principales (plus spécifiquement le riz d'irrigation), seraient parmi les cultures préférées, les racines et tubercules... les moins préférées.

Je pense donc que la formation de l'État devient possible seulement lorsqu'il y a très peu d'alternatives à un régime alimentaire dominé par les céréales domestiques. [...] Il y a à mon sens, quelque chose d'un module agro-économique qui caractérise la plupart des premiers États. Que le grain impliqué soit le blé, l'orge, le riz ou le maïs, les quatre céréales comptant pour plus de la moitié de la consommation calorique mondiale, les schémas structurels montrent un grand air de famille.

[...] À ce stade, un lecteur attentif pourrait demander "mais qu'est-ce qu'un État ?" Je pense à ces entités politiques de début de la Mésopotamie devenant peu à peu des États. En cela, "l'étatisation", le fait étatique, de mon point de vue, est un continuum institutionnel. Une entité politique avec un roi (à l'époque), un personnel administratif spécialisé, une hiérarchie sociale, un centre monumental, des remparts et un système de collecte d'impôts et de distribution de services, ceci répond aux critères d' "État" au sens fort du terme. De tels états ont commencé à exister dans les derniers siècles du 4^{ème} millénaire AEC et semble être bien confirmé au plus tard à l'époque forte d'Ur III dans le sud de la Mésopotamie vers 2100 AEC.

[...] Si la formation des premiers États fut démontrée être largement une entreprise coercitive, alors la vision de l'état chère au cœur de théoriciens du contrat-social tels que Hobbes et Locke, celle d'un aimant à la paix civile, à l'ordre social et à la libération de la peur, attirant les gens par son simple charisme, devrait être sérieusement révisée.

[...] Ainsi peut-on se rappeler de ce que disait Owen Lattimore, à savoir que la Grande Muraille de Chine a été autant construite pour maintenir le contribuable dans ses murs que pour préserver l'empire des invasions "barbares"... [...] Les

premiers États n'ont certainement pas inventé l'esclavage ni ne l'ont institutionnalisé, mais ils l'ont organisé et codifié en tant que projet d'État, parmi bien d'autres.

Les premiers États furent des nouveautés institutionnelles historiques, il n'y avait pas de manuel de fonctionnement de l'État, pas de Machiavel à pouvoir consulter, il n'est donc pas surprenant que ces expériences furent souvent de courte durée. La si célèbre dynastie Qin de Chine par exemple, célèbre pour ses innovations de fort gouvernement ne dura que quelques quinze ans. Nous verrons les raisons de cette fragilité de l'État au chapitre 6.

[...] Mon septième et dernier chapitre est consacré aux "barbares", qui n'étaient en fait que toutes ces vastes populations insoumises aux règles et institutions de l'État et à son contrôle.

[...] Ainsi, les barbares ne sont essentiellement pas une catégorie culturelle, mais politique désignant des populations n'étant pas (encore ?) administrées par l'État. La ligne de démarcation où la terre barbare commence est la ligne à partir de laquelle prend fin la culture céréalière et l'impôt. Les Chinois utilisaient les termes de "cru" et de "cuit" pour désigner les "barbares" Parmi les groupes de même langue, culture et de systèmes de parenté, le segment "cuit" ou plus "évolué" comprenait ceux dont les foyer avaient été enregistrés et qui étaient nominalement, dirigés par les magistrats et institutions chinoises. Les Chinois disaient de ceux-ci qu'ils "étaient sur la carte". Les barbares "crus" étaient les irréductibles, les incontrôlables.

[...]

Chapitre 1

La domestication du feu, des plantes, des animaux et... de nous-mêmes

[...] L'utilisation du feu par les hominidés est historiquement profonde et propagatrice. La preuve que l'humain possédait la maîtrise du feu remonte à au moins 400 000 ans, bien avant que notre espèce (Homo sapiens) n'apparaisse sur la scène historique.

[...] Le feu concentre les gens d'une autre façon : par la capacité de cuisson des aliments. Il est virtuellement impossible d'exagérer l'importance de la cuisson des aliments dans l'évolution humaine. L'application du feu à la nourriture crue externalise le processus digestif, elle fait de l'amidon une gélatine et dénature les protéines. La déstructuration chimique des aliments crus, qui demande à un chimpanzé par exemple, des intestins trois fois la taille des nôtres, permet à l'Homo sapiens de manger moins et de dépenser moins de calories pour en extraire la nutrition nécessaire. Les effets en résultant sont énormes. Cela a permis à l'humain de rassembler et de manger une plus grande variété de nourriture qu'auparavant comme des plantes à épines, des peaux épaisses et des écorces pouvaient être ouvertes, pelées et désintoxiquées par la cuisson, des graines dures et des fibres qui n'auraient pas remboursées leur dette calorique devenaient soudain, par la cuisson, bonnes à manger, la chair et les entrailles d'oiseaux et de petits rongeurs pouvaient être stérilisées. Avant même que la cuisson ne soit répandue, Homo sapiens était un omnivore à grande échelle, battant, hachant, écrasant, fermentant et conservant la viande crue et les plantes, mais avec le feu, il a pu étendre exponentiellement sa recherche et son échelle alimentaire. Testament de cette époque, un site archéologique de la Vallée de Rift datant de 23 000 ans fournit la preuve d'un régime alimentaire de ses habitants s'étendant sur 4 zones possibles de collecte : l'eau, la forêt, la prairie et une zone plus aride. Les restes de nourriture comprenaient ceux d'au moins 20 animaux petit et grand, 16 familles d'oiseaux et de 140 variétés de fruits, de noix, de graines, sans mentionner les plantes à but médical pour soigner ou artisanal pour faire des paniers, des nasses, des métiers à tisser etc.

Le feu de cuisson était au moins aussi important que le feu servant à modifier les paysages pour permettre plus de concentration de la population.

[...] Ainsi ce n'est pas du tout exagérer que de dire que nous dépendons absolument du feu. Celui-ci nous a domestiqués dans le plus pur sens du terme.

[...] Ainsi vers 9600 AEC, il y eut un arrêt du refroidissement et s'ensuivit une période de réchauffement climatique, le climat devint plus chaud et plus humide, rapidement. Les températures globales ont peut-être augmentées de l'ordre de 7°C en une décennie. Arbres, mammifères et oiseaux émergèrent pour coloniser un paysage devenu soudain bien plus hospitalier et avec eux bien entendu, leur compagnon naturel, Homo sapiens.

Les archéologues ont trouvé des preuves qu'environ à la même période, se développait une occupation des sols à l'année sur bien des sites. La période du Natufian dans le sud du Levant et l'époque pré-poterie des villages néolithiques de Syrie et de la Turquie centrale et de l'ouest de l'Iran. Ces zones sédentaires se situaient dans des zones riches en

eau et les populations subsistaient essentiellement de la chasse, pêche et cueillette bien qu'il y ait eu déjà quelques preuves, certes controversées, d'une horticulture céréalière et de mise en place d'un cheptel de bétail domestique. Ce qui n'est pas disputé en revanche, est qu'entre 8000 et 6000 AEC, toutes les cultures dites



“fondatrices” de céréales et de légumes telles que les lentilles, les pois, pois-chiche, et lin (pour les vêtements), sont plantées, bien qu'à petite échelle. Durant ces deux millénaires, même si le temps précis vis à vis des cultures n'est pas bien clair, la domestication des chèvres, des moutons, des cochons et des bovins, fait son apparition. Avec cette suite de “domestications”, le colis néolithique total propice à la révolution agricole, semble être en place pour mener à la civilisation, incluant les premières agglomérations urbaines.

Des établissements permanents proto-urbains émergent dans les zones alluviales près du Golfe Persique vers 6500 AEC. Ceci ne fut pas les premiers sites où apparurent les céréales. Ceux-ci furent les agglomérations de l'embouchure de la rivière Euphrate, par exemple Eridu, Ur, Umma et Uruk. Puis vinrent les anciennes sociétés d'Égypte et du Levant, de la vallée de l'Indus, de la Rivière Jaune (NdT : rivière Huang He appelée aussi “la mère de la Chine”) en Chine et la civilisation Maya sur le continent des Amériques. La Mésopotamie fut non

seulement l'endroit du premier état, mais elle influença aussi les autres états se développant au Moyen-Orient, en Égypte et en Inde.

[...] Pourtant, la sédentarité est bien antérieure à la domestication du grain et des animaux et souvent persiste là où il n'y a peu voire pas de culture céréalière. Une chose qui a été prouvée comme absolument certaine également est que la domestication des grains et des animaux est connue depuis bien longtemps avant que quelque forme d'État agraire n'apparaisse et bien plus longtemps que ce qu'on avait imaginé. Sur la base des dernières preuves apportées, l'écart entre ces deux domestications clefs et les premières économies agraires qui les prirent pour fondements est maintenant reconnu s'étendre sur plus de 4000 ans. Clairement, nos ancêtres ne se sont pas hâtés pour se jeter à corps perdu dans la "révolution néolithique" ou dans les bras des tous premiers États.

Ceux qui ont façonné le plus vieux narratif se trompèrent aussi radicalement sur autre chose. Prenant pour point de départ les conditions d'aridité exceptionnelles qui ont prévalu dans la vallée entre les rivières Tigris et Euphrate dans l'histoire récente, ils ont projeté ces conditions d'aridité à l'époque de l'aube de l'agriculture. Ainsi confinées dans des oasis limitées et à proximité de cours d'eau, une population croissante a été assumée intensifier ses pratiques de subsistance afin de toujours plus extraire du peu de sols arables de la région. La seule stratégie viable d'intensification fut l'irrigation, soutenue par des preuves archéologiques. La seule irrigation pouvait garantir d'importantes récoltes lorsque les précipitations étaient si peu propices. Ainsi, un tel projet d'énorme modification du paysage demanda la mobilisation d'une grande force de travail pour creuser et maintenir les canaux d'irrigation, ce qui impliquait l'existence d'une autorité publique capable d'assembler et de discipliner la force de travail. Ils assumèrent ainsi que les travaux d'irrigation faits pour une lourde économie agro-pastorale, demandait la formation d'un État comme condition de son existence.

La vision prévalant que "faire fleurir le désert" par l'agriculture d'irrigation fut la fondation des premières communautés sédentaires s'est avérée fautive dans quasiment tous les secteurs particuliers de cette supposition. Comme nous le verrons, les premiers grands rassemblements fixes se sont développés dans les zones marécageuses et non pas dans des endroits arides ; ces rassemblements humains dépendaient essentiellement des ressources qu'on trouve dans ces zones marécageuses et non pas des céréales, pour leur subsistance. De plus, ces communautés n'avaient en rien besoin d'irrigation dans le sens général qu'on lui

attribue aujourd'hui. Aussi loin qu'il y ait eu besoin d'une intervention humaine dans ce domaine, il s'agirait plutôt des techniques de drainage que d'irrigation. La vision historique classique que le vieux monde sumérien fut un miracle de l'irrigation organisé par l'État dans un paysage aride s'avère être totalement fausse. Nous devons les cas révisionnistes de cette histoire la plus documentée et la plus intelligible à la brillante recherche de Jennifer Pournelle sur la zone alluviale du sud de la Mésopotamie pendant les 7^{ème} et 8^{ème} millénaires AEC.

NdT : répertorié en bibliographie du livre de Scott : Pournelle Jennifer, "Marshland of Cities : Deltaic Landscapes and the Evolution of Early Mesopotamian Civilization", thèse de Doctorat, Université de San Diego, Californie, 2003

Ainsi la Mésopotamie méridionale n'était pas une zone aride à cette époque, mais plutôt un paradis marécageux de chasseurs, pêcheurs, cueilleurs. [...]

Note de R71 : s'ensuit ici une description très intéressante de plusieurs pages de la zone en question d'après la recherche de Pournelle. À lire dans le livre.

[...] Dans les conditions climatiques chaudes et humides qui prévalaient aux 7^{ème} et 6^{ème} millénaires AEC, les ressources naturelles de subsistance étaient très variées, abondantes, stables et durables, ce qui était idéal pour une population de chasseurs-cueilleurs pastoraux.

La densité et la diversité des ressources plus basses dans la chaîne alimentaire en particulier, rendent plus faisable la sédentarité. [...] Ainsi l'abondance de ce type de ressources de plus bas niveau trophique dans les marais de la Mésopotamie fut peut-être une condition unique favorable à la création des premières communautés sédentaires. (NdT: les chasseurs cueilleurs des zones de grands mammifères tels que les bisons, caribous, phoques etc. doivent suivre le gibier dans ses phases migratoires et donc être enclin à une vie plus nomade...)

De fait les premiers villages fixes de cette zone alluviale méridionale ne furent pas localisés dans les marais à proprement parler mais plutôt dans des zones de jonction entre différentes zones écologiques, permettant aux villageois de recueillir leur subsistance de toutes ces zones à la fois sans dépendre particulièrement de l'une plus que d'une autre. Ils vivaient à la frontière de l'environnement marin de la côte et de l'estuaire ayant des ressources placées en amont de l'environnement en eau douce. De nombreuses communautés vivaient des ressources à la jonction de ces deux environnements.

[...]

On peut alors se demander pourquoi les origines marécageuses des premiers villages sédentaires et de l'urbanisme primordial furent-elles ignorées ? Ceci est bien sûr en partie dû au vieux narratif des civilisations émergeant de l'irrigation de terres arides, un narratif concordant avec le paysage contemporain que ceux formulant ce narratif observaient. Je pense en revanche, que la plus grande part de ce contexte de myopie provient de l'association quasi indélébile de la civilisation avec les céréales principales : blé, orge, maïs, riz. Dans cette perspective, les marais, les marécages et les terres inondées de manière générale ont été vus comme une image en miroir de la civilisation, comme une zone naturelle non domestiquée, une perte de terrain et un danger pour la sécurité et la santé. Le travail de la civilisation en ce qui concerne ces zones marécageuses fut précisément de les assécher, de les drainer et de les transformer en champs céréaliers en bonne et due forme et en villages. Civiliser les terres arides veut dire les irriguer, civiliser les marais veut dire les drainer. Le but dans les deux cas étant d'en faire des terres arables propices aux céréales.

[...] Ainsi, que ce soit en Chine, en Hollande, en Angleterre ou dans l'Italie de Mussolini comme dans l'Irak de Saddam Hussein, l'État n'a eu de cesse de drainer les marécages pour en faire des champs de céréales contrôlables et imposables, le tout en transformant le paysage naturel.

[...] À l'inverse des premiers États que nous étudieront dans un moment, aucune autorité centrale ne pouvait monopoliser et donc rationner, les terres arables, le grain ou l'eau d'irrigation dans ces sociétés. Il y a de ce fait très peu de signe de l'existence d'une hiérarchie dans ces communautés comme l'ont démontré les études de leurs rites d'inhumation.

Un État, même un proto-État, demande un environnement de subsistance beaucoup plus simple que l'écologie inhérente aux zones marécageuses que nous avons examinées.

[...]

L'écart stupéfiant de quatre millénaires entre la première apparition des plantes, céréales et animaux domestiqués et la fusion avec les sociétés agro-pastorales que nous avons associées avec les débuts de la civilisation, demande notre attention. L'anomalie d'un tel étirement historique alors que tous les éléments constitutifs pour qu'une société agraire classique se mette en place sont présents, demande une explication. Une supposition implicite du narratif standard de "progression de la civilisation", voudrait qu'une fois les céréales et les animaux domestiqués, ceci générerait, de manière assez rapide et automatique, une société agraire

complètement développée. Comme avec toute nouvelle technique, on peut toujours bien entendu supposer un laps de temps d'adaptation et de développement de l'ordre d'un millénaire peut-être, mais 4000 ans ! Grosso modo 160 générations... C'est bien plus qu'il n'en faut pour comprendre les rouages de l'affaire.

[...] Nous avons certainement sous-estimé le degré d'agilité et d'adaptation de nos ancêtres. Cette sous-estimation est induite dans le narratif civilisateur qui représente les chasseurs-cueilleurs, les cultivateurs rotatifs et les pastoraux virtuellement comme une sous-espèce d'*Homo sapiens*, chacun d'entre eux marquant une étape de la progression. **Pourtant, les preuves archéologiques et historiques montrent que tous ces gens passaient sans coup férir de l'un à l'autre de ces modes d'existence et de subsistance et le plus souvent les combinaient même en un nombre assez intéressant de sociétés hybrides dans la zone dite du "croissant fertile" et ailleurs.** Il y a par exemple de multiples preuves que des populations pourtant sédentaires de la région alluviale mésopotamienne adoptèrent un mode de vie bien plus mobile lors de la période froide dite du "Younger Dryas" et des stratégies de subsistance adaptées alors que les ressources locales diminuaient, tout comme plus tard, des agriculteurs migrants de ce qui est aujourd'hui Taïwan vers l'Asie du Sud-Est, il y a environ 500 ans, abandonnèrent le plus souvent l'agriculture pour redevenir des chasseurs-cueilleurs dans leur nouvel environnement forestier.

Plus tôt au XX^e siècle, une méthodologie majeure prenant en compte une perspective géographique a rejeté toute distinction catégorique entre les chasseurs-cueilleurs, les pastoraux et les agriculteurs, insistant sur le fait que pour être plus sûr, la plupart des gens ont préféré maintenir au moins deux de ces caractéristiques de subsistance, mettant ainsi deux cordes à leurs arcs en quelque sorte, juste en cas de nécessité.

Nous devrions de fait rester entièrement agnostiques sur les termes fondamentaux qui ont animé les narratifs historiques au sujet de l'avènement des civilisations et des États. Le scepticisme intellectuel ainsi que les preuves archéologiques récentes nous font pointer dans cette direction. **Toute discussion sur la domestication des plantes et des animaux par exemple, assument sans coup férir, que les gens de l'époque ne pouvaient pas attendre de se fixer en un endroit. Une telle supposition est une lecture non justifiée provenant du discours des États agraires stigmatisant les populations mobiles comme étant primitives.** Ainsi la "volonté sociale de la sédentarité" ne dit en aucun cas être assumée et considérée comme acquise, ni du

reste les termes de “chasseur-cueilleur”, de “pastoral” ou “d’agriculteur”. Il est mieux de les considérer comme représentant un spectre d’activités de subsistance et non pas comme des sociétés séparées sans lien. Des groupes de parenté et des villages peuvent avoir des segments pastoraux, chasseurs-pêcheurs-cueilleurs et planteurs de céréales en tant que partie d’un système économique unifié. Une famille ou un village dont la culture a échoué pouvait très bien se rabattre sur l’élevage tout comme une famille pastorale ayant perdu son cheptel à cause de la maladie pouvait très bien se rabattre sur la culture de céréale et/ou la chasse. Des zones agraires devenant arides faisaient basculer les populations dans des modes de subsistance alternatifs.

[...]

Beaucoup de sites du début du néolithique contiennent les preuves de la culture de céréales sauvages et les preuves, quoi que disputées, d’une certaine domestication des plantes. [...] Malgré son coût énergétique en travail, comme le veut l’argument, cela représente une sorte de garantie de subsistance pour le chasseur-cueilleur qui savait aussi planter.

L’explication, dans ses formes les plus rudimentaires, ne tient pas la route de l’observation précise. Ceci assume de manière implicite que la récolte d’une culture plantée est plus sûre quant à son rendement que les variétés sauvages de céréales. L’opposé est plutôt de mise, dans la mesure où les graines sauvages ne se trouveront naturellement que dans des endroits très propices à leur croissance. Secundo, cette perspective omet les risques de subsistance que la sédentarité associée au fait de ce que devoir planter, maintenir et garder les cultures, implique. **Historiquement, la sécurité de la subsistance des chasseurs-cueilleurs repose précisément dans leur mobilité et dans la diversité de la nourriture qu’ils peuvent s’approprier.**

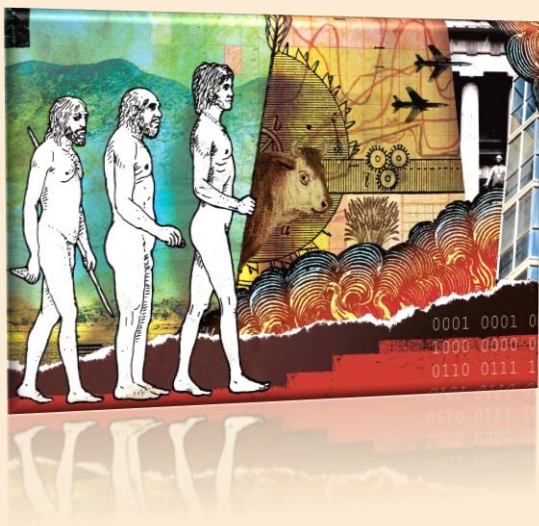
[...] Une forme d’agriculture élimine une grosse part du travail : l’agriculture sur récession fluviale, connue aussi sous le nom d’agriculture de décrue. Les graines sont ainsi déposées sur un lit de vase alluviale très fertile apportée par une crue de la rivière ou du fleuve. Cette masse alluviale est bien évidemment un “transfert par inondation” de nutriments en provenance de l’amont. Ceci forme sans aucun doute la plus ancienne forme d’agriculture connue dans la vallée des rivières Tigris et de l’Euphrate, sans même mentionner la vallée du Nil. Cette méthode est toujours appliquée de nos jours, et est une forme très économique en travail et en énergie dépensée. [...] Voilà bien le type d’agriculture qu’un chasseur-cueilleur intelligent et pas très porté sur le travail pourrait bien embrasser. [...]

Chapitre 2

Changer le paysage du monde : le complexe du domus

Contrairement à ce que dit le narratif traditionnel, il n'y a pas de moment "magique" où *Homo sapiens* passe une ligne fatidique qui le sépare à tout jamais avec l'agriculture de son mode d'existence de chasseur-cueilleur-collecteur, qui le ferait passer de la préhistoire à l'histoire, de la sauvagerie à la civilisation.

Note de R71 : Notons bien au passage que la "science" et l'enseignement traditionnel étatique ont divisé de manière bien utile l'évolution de notre société humaine en une "préhistoire", tout



ce qui est grosso modo avant le néolithique, comprenant même une grande partie de celui-ci et en une "histoire", c'est à dire comme par hasard, la période "antique" des âges du bronze et du fer où la société humaine est déjà en bonne partie sous le joug d'États puissants. Ainsi, le narratif standard ne nous fait concevoir la période dite "historique" que comme étant la période étatique ; avant ?... Ce n'était que "barbarie" et "civilisation" en devenir... Ben voyons... Une certaine catégorie de personnes a décidé pour le reste de ce qui est "historique" et de ce qui est "préhistorique" et donc superficiel et n'ayant qu'une valeur folklorique. Y a-t-il eu manipulation volontaire ou erreur perpétrée par manque d'information et donc par ignorance ? Disons sûrement un peu des deux..

Nous, les *Homo sapiens*, ne sommes pas, n'avons pas été la seule espèce à modifier notre environnement à notre avantage. Bien que les castors viennent rapidement à l'esprit, les éléphants, les marmottes, les chiens de prairie, les ours, virtuellement tous les mammifères en fait, s'engagent dans de la "construction spécifique" qui change les propriétés physiques de leur habitat naturel et la distribution d'autres espèces de la flore, de la faune et de la vie microbiologique les entourant. Les Insectes et plus spécifiquement les "insectes sociaux" comme les fourmis, les termites, les abeilles, font de même. D'un point de vue historique encore plus profond, les plantes sont activement engagées dans une modification du paysage et ce à très grande échelle. Ainsi la fameuse "ceinture de chêne" après la dernière glaciation, a créé au fil du temps, son propre sol, ombre, plantes migrantes et un

stock de glands qui fut une manne pour des douzaines d'espèces de mammifères, parmi eux, les écureuils et... Homo sapiens.

Il y a des preuves archéologiques montrant qu'il y a plus de 12 000 ans, des populations de ce qui allait devenir le "croissant fertile" intervenaient pour modifier les communautés de plantes "sauvages" à leur avantage et ce plusieurs milliers d'années avant que ne subsiste la preuve morphologique (écrite) de la domestication des grains, céréales, pouvant être archivée dans les recherches archéologiques et historiques.

[...]

Planter une graine ou un tubercule est, dans ce contexte, une des centaines de techniques faites pour augmenter la productivité, la densité et la santé des plantes désirables mais morphologiquement sauvages. Certaines de ces techniques incluent le brûlis de certaines plantes indésirables, le retrait des mauvaises herbes des pieds sauvages des plantes favorites et des arbres/arbustes pour éliminer la concurrence naturelle, tailler, effeuiller, relocaliser les insectes protecteurs, arroser et fertiliser. Pour les animaux, avant la domestication complète, les chasseurs avaient depuis longtemps appris à brûler pour rabattre le gibier, à épargner les femelles en âge de reproduire, de chasser de manière sélective selon les cycles de vie et la population animale disponible, idem pour la pêche, de gérer les ruisseaux, rivières et étendues d'eau afin de promouvoir la ponte et les lits à coquillages et crustacés, de transplanter les œufs des jeunes oiseaux ou poissons, de manipuler l'habitat naturel et occasionnellement d'élever de jeunes animaux.

[...] Depuis l'aube de notre espèce, Homo sapiens a domestiqué des environnements complets, pas seulement quelques espèces. L'outil principal pour avoir fait cela ne fut pas la charrue mais le feu.

[...] C'est pourquoi, finalement, les "sous-espèces" conventionnelles de modes de subsistance, la chasse, la collecte, la vie pastorale et le fermage, n'ont que peu de sens historique. Les mêmes personnes ont pratiqué les quatre, parfois dans le temps d'une vie ; les activités inhérentes peuvent et ont été combinées durant des milliers d'années et chacune d'entre elles suintent imperceptiblement dans les autres dans le sens d'un vaste continuum du remodelage humain de notre monde naturel.

[...] L'économiste danoise Ester Boserup, partant du fait inattaquable que la culture par labourage demandait typiquement bien plus de travail pour le retour de calories en comparaison avec la chasse et la cueillette, devisa que la culture

agricole ne fut pas prise en tant qu'opportunité mais en fait comme un dernier recours lorsqu'aucune autre alternative ne subsistait.

[...] Finalement, il n'y a aucune preuve tangible associant la première culture avec la disparition du gibier ou des ressources naturelles végétales. La théorie du "dos au mur" pour l'avènement de l'agriculture est en lambeaux (du moins pour ce qui concerne le Moyen-Orient...), mais cette théorie n'a pas encore été remplacée par une explication suffisamment satisfaisante de la diffusion de l'agriculture et de la culture domestique des plantes/céréales.

[...]

Ainsi, le champ agricole des débuts était bien plus simplifié et "cultivé" que le monde du dehors. Dans le même temps c'était bien plus complexe que l'agriculture industrielle moderne avec ses hybrides stériles (NdT: résultant de graines F1) et clones qu'on ne fait pousser que pour assurer du rendement.

*[...] De fait, le but du champ cultivé ou du jardin potager est précisément d'éliminer la plupart des variables qui entreraient en compétition avec les plantes cultivées. [...] [Par ces différentes techniques] nous créons un environnement complètement domestiqué avec des plantes complètement sous contrôle. Ces plantes ne peuvent plus s'épanouir sans nos attentions. **En termes évolutionnistes, une plante complètement domestiquée est devenue un cas floral surspécialisé et son futur ne dépend plus que du nôtre.** Si la plante cesse de nous plaire, elle sera bannie et plus que certainement elle périra ! Certaines plantes domestiques et animaux comme l'avoine, les bananes, marguerites, les jonquilles, les chiens et les cochons, ont, comme nous le savons tous, résisté à la domestication complète et sont capables à des degrés différents de survivre et de se reproduire en dehors de la "maisonnée" / domus humaine.*

[...]

[Concernant les animaux] Un but majeur de leurs captures était de maximiser leur reproduction.

[...] [En résultat de la domestication...] associé à ce processus de changement de comportement, existe une variété de changements physiques. Typiquement, elles incluent la réduction des différences mâle-femelle (dimorphisme sexuel). Les cornes



des moutons mâles par exemple diminuent voire disparaissent parce qu'elles ne sont plus des instruments de lutte contre des prédateurs potentiels ou pour lutter contre des concurrents à la reproduction. Les animaux domestiques sont bien plus féconds que leurs cousins sauvages.

*[...] La réduction de la taille du cerveau et, de manière plus spéculative, ses conséquences, semblent décisives pour ce qu'on pourrait appeler la "docilité" parmi les espèces animales généralement. Comparés avec leurs ancêtres sauvages, les moutons ont acquis une réduction de la taille de leur cerveau de l'ordre de 24% au cours des plus de 10 000 ans d'histoire de leur domestication. Les furets, domestiqués quant à eux plus récemment, ont subi une réduction du volume cérébral de l'ordre de 30%, les cochons (*sus scrofa*) ont un cerveau un tiers plus petit que leurs ancêtres. À la nouvelle frontière de la domestication se tient l'aquaculture, même les truites arc-en-ciel élevées en captivité ont de plus petits cerveaux que leurs cousines sauvages.*

Dans le cas des chiens, des cochons et des moutons, la partie du cerveau la plus affectée dans sa diminution est celle du système limbique (hippocampe, hypothalamus, amygdale), responsable de l'activation des hormones et de la réaction du système nerveux aux menaces et aux stimuli extérieurs. La diminution du système limbique est associée au seuil qui déclencherait une réaction agression, le combat, la fuite et la peur. En revanche, ceci aide à expliquer les caractéristiques constatées virtuellement chez toutes les espèces domestiques à savoir la réduction de la réactivité émotionnelle. Sous contrôle humain, la réaction à la prédation n'est plus une puissante pression à la sélection naturelle. L'animal ainsi protégé peut être moins attentif à son environnement que ses cousins sauvages.

Tout comme la sédentarité humaine représente une réduction dans la mobilité et une augmentation de densité de population dans les villages, le domus, de même le confinement et la promiscuité chez les animaux domestiques ont des conséquences directes sur la santé.

[...] Le traumatisme du confinement et le stress sont des facteurs de propagation de maladies. Les pathologies osseuses dues aux infections chroniques en relation avec l'inactivité et une habitude alimentaire plus limitée sont particulièrement communes. Les archéologues ont rencontré bon nombre de cas d'arthrite chronique, de maladies gingivales (gencives) et des signatures osseuses typiques du confinement en analysant des restes d'animaux domestiques archaïques. Un des résultats de ceci est aussi une mortalité juvénile bien plus importante.

[...] Il est aussi possible de noter des changements physiques similaires chez *Homo sapiens*, à la fois dans la morphologie et dans l'attitude sociale, toutes deux s'adaptant à la sédentarité et à vivre en densité de population bien plus importante.

[...] Une façon de déterminer si une femme morte il y a 9000 ans vivait de manière sédentaire ou faisait partie d'une communauté de chasseurs-cueilleurs est de simplement examiner son dos, ses os, ses orteils et ses genoux. Les femmes vivant dans les villages céréaliers avaient la caractéristique des orteils recroquevillés sous la voûte plantaire et les genoux déformés, ceci se produisant après des années à passer des heures par jour à genoux à se balancer d'avant en arrière pour moudre le grain. Façon simple mais efficace de démontrer ce que de nouvelles routines de subsistance ont fait pour façonner nos corps pour de nouveaux objectifs, ce qu'aujourd'hui nous appellerions une blessure chronique de stress physique, tout comme les animaux domestiques tels les bœufs, les ânes et les chevaux, porteront plus tard les stigmates de leur travail pour l'humain dans leurs corps.

Ces analogies sont en fait très lourdes de conséquence. On pourrait parfaitement dire que la dissémination de la sédentarité a transformé *Homo sapiens* en un animal de troupeaux bien plus qu'auparavant. De plus, la plus grande concentration de population a fourni de parfaites conditions pour le développement d'épidémies et le partage de parasites. Mais ceci fut aussi le fait non pas d'une communauté de mammifère, mais de plusieurs communautés partageant ses pathogènes et générant de toutes nouvelles maladies zoonotiques par le simple fait de partager le même domus pour la première fois de l'histoire. D'où le terme de "camp de réinstallation multi-espèces de fin de néolithique". Nous avons partagé également notre microenvironnement, partagé nos germes et nos parasites, respiré le même air.

[...] Ainsi, les os d'*Homo sapiens* sédentarisé sont aussi distincts comparés avec ceux des chasseurs-cueilleurs : ils sont plus petits, les os et les dents souvent portent les caractéristiques d'une détresse nutritionnelle, tout particulièrement une déficience en fer (anémie), surtout chez les femmes d'âge reproducteur dont le régime alimentaire se compose désormais essentiellement de grains / céréales diverses ou non.

Le parallèle bien entendu émerge de la similitude de l'environnement confiné et de la mobilité plus restreinte, la promiscuité et les opportunités d'infections croisées que cela représente, une alimentation bien moins variée.

[...] Quoi qu'il en soit, la sédentarité, la promiscuité et un régime alimentaire de plus en plus dominé par les céréales furent des changements révolutionnaires qui laissèrent une marque immédiate et indélébile sur les traces et archives archéologiques futures.

[...]

Nous Homo sapiens, en tant qu'espèce, sommes enclins à nous voir en tant "qu'agent" des narratifs de la domestication. "Nous" avons domestiqué le blé, le riz, le mouton, le cochon, la chèvre. Mais si nous observons l'affaire d'un angle légèrement différent, alors on pourrait facilement argumenter que c'est nous en fait, qui avons été domestiqués, apprivoisés. [...] Ainsi si les plantes que nous avons domestiquées ne peuvent plus survivre sans notre attention permanente, il est aussi vrai que notre survie en tant qu'espèce est devenue de la même manière très dépendante d'une poignée de cultures domestiques. La domestication animale peut-être vue de la même manière. Qui sert qui n'est alors plus une simple affaire, tandis que le cheptel est nourri, mené aux pâturages et protégé.

[...]

Comparons dans les grandes largeurs le monde vital du chasseur-cueilleur avec celui de l'agriculteur, avec ou sans cheptel. Ceux qui ont observés les premiers avec attention ont été frappés du comment leur vie est ponctuée de poussées d'intense activité sur des périodes de temps très courtes. L'activité elle-même est extrêmement variée, chasser et collecter, pêcher, cueillir, construction de pièges et de digues et faite d'une manière ou d'une autre pour prendre avantage sur le tempo naturel de la disponibilité de la nourriture. Ici, le mot "tempo" est très important je pense. Les vies des chasseurs-cueilleurs sont orchestrées par une pléiade de rythmes naturels desquels ils doivent être de précis observateurs : les mouvements localisés et migratoires des troupeaux sauvages (daims, chevreuils, gazelles, antilopes, cochons sauvages) ; les migrations saisonnières des oiseaux, spécifiquement de la poule d'eau, qui peuvent être interceptées et prises au filet dans leurs endroits de repos ou de nidification, les mouvements de poissons désirables en amont et aval des rivières/fleuves, les cycles de maturation des fruits, baies, noix qui peuvent être collectés avant que d'autres concurrents du monde animal n'arrivent sur place ou avant que ces denrées ne pourrissent et aussi un savoir sur les apparences occasionnelles de certains poissons, oiseaux, tortues et champignons qui doivent être exploités très rapidement. Chaque activité requiert

une “trousse à outil” différente et les techniques de capture et de collecte doivent être bien maîtrisées. Ensuite, nous ne devons jamais oublier que les collecteurs ont de très longue date collecté des grains, graines et céréales de la nature et ont développé en ce sens virtuellement tous les outils associés avec la trousse à outil du néolithique : faucilles, paniers, tapis de battage, tamis, mortiers et pierres à moudre le grain et le tout à l’avenant. Troisièmement, ces activités représentent chacune un problème différent à gérer et à coordonner, ainsi la coopération et la division du travail sont différentes pour chacune de ces activités. Finalement, ces activités, comme celles exercées dans les villages alluviaux du sud de la Mésopotamie, s’étendent sur plusieurs zones géographiques : des marais aux forêts en passant par les savanes et les terres arides. Chaque zone possède ses saisons propres. Alors que les chasseurs-cueilleurs dépendent de manière vitale de ces rythmes naturels, ils sont dans le même temps, des généralistes et des opportunistes toujours en alerte à tirer avantage de toute opportunité que la nature leur fournit, ils doivent s’adapter rapidement.

Les botanistes et les naturalistes ont continuellement été estomaqués par le degré et l’envergure des connaissances que les chasseurs-cueilleurs ont de l’environnement qui les entoure.



[...] En revanche, le fermier, spécifiquement l’agriculteur sur champs fixes, le fermier céréalier, est largement confiné à un seul réseau alimentaire et sa routine est adaptée à un tempo de vie bien particulier. Mener à terme une récolte de céréales jusqu’à la moisson est une activité complexe qui demande de l’attention, mais

l’activité est généralement dirigée par les requis d’une plante amidonnée dominante. Il n’est pas exagéré de dire que chasser et récolter sont, en terme de complexité, aussi différents de la culture céréalière domestique que celle-ci en retour est loin du travail répétitif d’une chaîne d’assemblage industrielle moderne. Chaque étape représente une réduction substantielle de focalisation et une simplification des tâches à effectuer.

Ainsi, la domestication des plantes nous a enfermés dans un set de routines annuelles qui ont organisé notre vie de travail, nos schémas d'établissement, nos structures sociales, la construction de l'environnement du domus et bien des aspects de notre vie rituelle.

[...]

Norbert Elias (Ndt : sociologue allemand, auteur du "Processus de civilisation", 1939) a écrit de manière convaincante sur la croissance des chaînes de la dépendance parmi des populations toujours plus denses dans l'Europe médiévale qui déboucha sur l'accommodation et la restriction mutuelles qu'il nomma "le processus de civilisation". Mais littéralement des milliers d'années avant que ne se produisent les changements sociaux dont parle Elias et en aparté de tous changements hypothétiques de notre système limbique, la plupart de notre espèce était déjà disciplinée et subordonnée à la métronomie de nos propres cultures essentiellement céréalières. Une fois celles-ci établies comme culture fondamentale au Moyen-Orient, il est époustouffant de constater comment le calendrier agricole en est venu à déterminer la plus grande partie de la vie rituelle publique : les cérémonies du labourage avec bénédiction de prêtres et de rois, rites de moisson et de récolte, célébrations, prières et sacrifices pour des moissons abondantes, établissement de dieux pour des grains / céréales particuliers.

[...] Cette codification de la vie rituelle et de la subsistance autour du domus est une forte preuve qu'avec la domestication, Homo sapiens avait échangé un vaste spectre de flore sauvage pour une poignée de céréales et un vaste spectre de faune sauvage pour une poignée de cheptels.

Je suis foncièrement tenté de voir la révolution (agricole) de la fin du néolithique, pour toutes ses contributions aux sociétés de grande envergure, comme quelque chose de déqualifiant.

[...]

Chapitre 3

Zoonose* ou la parfaite tempête épidémiologique

(*) Maladies se transmettant de l'animal à l'humain

Les activités agro-pastorales, labourage des champs et les animaux domestiques, dominent la vaste majorité de la Mésopotamie et du Croissant Fertile bien avant l'apparition des États. À l'exception des zones de retrait alluviales favorisant l'agriculture, ce fait représente un paradoxe qui, de mon point de vue, n'a toujours pas été expliqué de manière satisfaisante.

[...] Comme le disent ceux qui ont étudié le rare site archéologique d'Abou Hureyra en Mésopotamie, endroit où la transition complète de chasseur-cueilleur à agriculteur s'est opérée : "Aucun chasseur-cueilleur occupant un endroit productif ayant une large variété de sources nutritives capable de fournir une subsistance abondante pour les communautés en toutes saisons, ne commencerait volontairement la culture de sa subsistance calorique. L'investissement en énergie calorique pour le retour sur cet investissement aurait été bien trop important." Leur conclusion fut la théorie du "pistolet sur la tempe", en l'occurrence le refroidissement du Younger Dryas (entre 10 500 et 9 600 AEC), qui a réduit l'abondance des plantes sauvages en conjonction avec des populations adjacentes devenues plus hostiles ce qui eut pour effet de restreindre leur mobilité. Cette explication, comme noté auparavant, est chaudement contestée en termes à la fois de preuves de terrain et de logique.

Je ne suis aucunement en position de trancher et encore moins de résoudre cette controverse sur ce qui a poussé il y a des milliers d'années, les gens à passer dans un autre mode de subsistance agricole.

L'explication acceptée de longue date, devenue en quelque sorte une orthodoxie, était un narratif satisfaisant sur le plan intellectuel de l'intensification de la subsistance sur une durée de quelques 6000 ans. [Ceci menant à une extinction progressive des sources de protéines animales du grand gibier, ceci se réfère à ce qui est nommé la "grande révolution"]

[...] De fait, les techniques de semis et de culture étaient connues de longue date et utilisées occasionnellement. Les graines des plantes sauvages étaient collectées,

stockées et parfois semées. Tous les outils pour travailler la terre étaient disponibles et un animal captif ou deux étaient gardés en réserve. Quoi qu'il en soit, la culture céréalière et l'élevage d'animaux n'étaient pas pratiqués en tant que mode de subsistance principal à cause de la somme de travail que cela impliquait. **De fait, dans ce mode de subsistance, la plus grande partie du travail consistait en la maintenance de la transformation de la nature en un paysage simplifié pour continuer à cultiver et élever le bétail et empêcher la résurgence de la nature dans ces zones artificiellement aménagées. Ainsi, le champ labouré n'était pas seulement une zone intensive de travail et d'entretien, mais aussi une zone d'extrême fragilité [car contre-nature].**

[...]

La population mondiale en 10 000 AEC, d'après une estimation très attentive, était de l'ordre de 4 millions d'individus. Quelques 5 000 ans plus tard, vers 5000 AEC, elle n'était que de 5 millions. On ne peut pas dire que cela représente une explosion démographique et ce malgré les résultats de la révolution néolithique ayant mené à la sédentarité et à l'agriculture. Par contraste, les 5000 prochaines années verront la population mondiale augmenter 20 fois, à plus de 100 millions d'individus. **La transition néolithique de 5000 ans fut un goulot d'étranglement démographique démontrant un niveau de population quasiment statique.**

Une des explications de cette stagnation démographique est sans aucun doute le fait qu'en matière épidémiologique, ceci fut sans aucun doute la période la plus mortelle de toute l'histoire de l'humanité. En ce qui concerne la Mésopotamie par exemple, il est dit que précisément à cause des effets de la révolution néolithique, la région est devenue le point de concentration de sévères maladies infectieuses qui ont dévasté les populations encore et encore.

Il est plus difficile d'en trouver des traces dans les reliques et preuves archéologiques car, contrairement à la malnutrition qui laisse des stigmates osseux indélébiles, les maladies épidémiques quant à elles ne laissent pas de traces. **Les maladies infectieuses épidémiques sont à mon sens, le plus "assourdissant" silence des archives archéologiques néolithiques.** L'archéologie ne peut évaluer que ce qu'elle trouve comme vestiges du passé, dans ce cas précis, nous ne pouvons que spéculer au-delà des preuves tangibles. Il y a néanmoins de très bonnes raisons de supposer que la raison essentielle du grand effondrement des premiers centres de concentration de populations fut liée à des épidémies dévastatrices. On trouve de nombreuses traces d'abandons soudains de sites autrement densément peuplés. Dans le cas de changement climatique ou de salinisation de la terre, on peut

s'attendre à une dépopulation de zones, mais ceci aurait un effet régional complet et serait beaucoup plus graduel. D'autres explications de la disparition soudaine de zones densément peuplées sont : guerres, civiles et de conquête, catastrophes naturelles comme des inondations. La maladie sous forme épidémique est le suspect le plus plausible, jugeant par le grand nombre de celles-ci apparaissant dans les archives écrites une fois celles-ci disponibles. Ces épidémies ne sont pas confinées au seul Homo sapiens, elles affectèrent également le cheptel, les cultures céréalières, le tout étant rassemblé dans les camps de ré-établissement multi-espèces. Une population pouvait aussi bien être dévastée par une maladie balayant leurs cheptels ou leurs champs de grains tout comme par une peste les menaçant plus directement.

Dès que les archives devinrent la norme, nous avons de larges preuves écrites des épidémies mortelles qu'on peut retracer avec attention jusqu'à ces périodes reculées.

[...] Les Mésopotamiens ont semble-t-il vécu dans l'ombre de nombreuses épidémies mortelles. Ils avaient des amulettes, des prières spéciales, des déesses "guérisseuses" et des temples, le plus célèbre étant celui de Nippour, destiné à écarter les épidémies.

[...] La preuve du rôle de pathogènes dans les maladies humaines, des animaux et des cultures domestiques avant le milieu du 4^{ème} millénaire AEC, ne peut-être que spéculative. Avec la prolifération des archives écrites quoi qu'il en soit, la preuve des épidémies croît en proportion. Comme le dit Karen Rhea Nemet-Nejat, les textes réfèrent à des épidémies de typhus, de tuberculose, de peste bubonique et de variole. Une des plus grandes et plus lointaines épidémies prouvée parce que documentée, est une dévastation épidémique à Mari sur la rivière Euphrate en 1800 AEC. La liste est longue.

[...] Ainsi la sédentarité elle-même créa les conditions parfaites de promiscuité pour le développement de pathogènes et ce bien avant que l'agriculture des céréales domestiquées ne se soient étendue. La croissance de la population dans les villages alluviaux de Mésopotamie représenta une augmentation de 10 à 20 fois la densité de population humaine jamais connue par l'humanité.

[...] De fait, l'association des maladies infectieuses avec une plus forte densité de population était une chose connue et les vecteurs de transmission de certaines

maladies étaient connus des populations. Les chasseurs-cueilleurs en savaient suffisamment pour rester à l'écart des grandes concentrations humaines et la dispersion était connue de longue date comme une prévention des épidémies. La concentration peut être fatale. Ainsi les tranchées, les camps de démobilisation et les vaisseaux transporteurs de troupes à la fin de la 1ère guerre mondiale, fournirent les meilleures conditions pour la grande pandémie de 1918 dite de la "grippe espagnole".

Nous ne pouvons pas sous-estimer la sédentarité et l'augmentation de la densité de population dans certaines zones comme étant des facteurs clefs dans pratiquement toutes les propagations de maladies infectieuses spécifiquement adaptées à Homo sapiens, qui se sont produites ces derniers 5000 ans. Ceci fut dans une grande mesure un "effet de la civilisation".

[...] La période du Néolithique fut non seulement une période de rassemblement humain sans précédent mais aussi, dans le même temps, un rassemblement également sans précédent de moutons, de chèvres, de porcs, de bétail en tout genre, de chats, de chiens, de poulets, de canards, d'oies et d'animaux de basse-cour. Ces animaux portaient leurs pathogènes propres, mais leur mise en contact permanente a permis au fil du temps le passage de certains pathogènes de l'un à l'autre, la mutation de virus. Le tout dans cet incubateur artificiel qu'était devenu le domus. Les estimations varient, mais des 1400 organismes pathogènes affectant l'humain, entre 800 et 900 sont des maladies zoonotiques, originaires d'hôtes non-humains. Pour la plupart de ces pathogènes, Homo sapiens est le cul-de-sac final dans la transmission, les humains ne le transmettent pas plus avant à des organismes non-humains.

Ainsi, les camps de ré-établissement ne furent pas seulement des assemblages historiques de mammifères en nombre et en proximité jamais vus auparavant, mais furent aussi un rassemblement de toutes les bactéries, protozoaires et virus s'en nourrissant. Les grands vainqueurs de tout cela furent sans nul doute les pestes, parasites et pathogènes qui s'adaptèrent très facilement et rapidement dans leur nouvel habitat du domus humain et se multiplièrent à vitesse "V". Ainsi, ce qui se produisit, fut la première grande marée d'organismes pathogènes traversant à terme la barrière des espèces animales, établissant de ce simple fait, un ordre épidémiologique totalement nouveau. Le narratif de cette percée est bien entendu expliqué de la perspective (horrifiée) d'Homo sapiens.

[...] Ainsi, dans une liste (assez ancienne) de maladies que nous partageons avec les animaux domestiques, nous, humains, partageons 26 maladies avec la volaille, 32 avec les rats et les souris, 35 avec les chevaux, 42 avec les cochons, 46 avec les moutons et les chèvres, 50 avec les bovins et 65 avec celui qui nous est le plus cher et que nous avons le plus étudié : le chien. La rougeole est suspectée être survenue d'un virus du mouton et de la chèvre, la variole de la domestication du dromadaire, la grippe de la domestication des poules d'eau il y a quelques 4500 ans. De nouvelles générations de pathogènes zoonoses traversant la barrière des espèces se sont constituées alors que les populations humaines et animales en contact augmentaient et que des contacts sur de plus grandes distances devenaient de plus en plus fréquents. Ceci continue de nos jours. Aucune surprise de constater que le sud-est de la Chine et la province du Guangdong par exemple, probablement aujourd'hui la plus grosse concentration d'homo sapiens, de cochons, de poulets, d'oies, de canards et de marchés d'animaux sauvages, que l'humanité n'ait jamais connue et qui fait de cette région la plus grande boîte de Petri pour l'incubation de nouvelles mutations de virus de grippe aviaire et porcine, capables de traverser la barrière des espèces.

Ainsi, l'écologie pathogène de la fin du néolithique ne fut pas simplement le résultat de l'augmentation de la densité de population en contact avec des animaux dans des endroits fixes de développement. Ce fut plutôt un effet de tout le complexe du domus en tant que module et modèle écologique.

[...] Emblématique fut l'effet collatéral de la grande concentration de matières fécales humaines et animales. Moustiques, parasites et arthropodes s'y reproduisent, tout cela dans un milieu stagnant, confiné. En revanche, les communautés de chasseurs-cueilleurs laissent derrière elles leurs parasites et pathogènes ne restant jamais suffisamment de temps à un endroit donné pour créer des conditions de boîte de Petri.

Une fois stabilisé en domus, le camp accumule les déchets organiques des humains, des animaux et ceci constitue un terrain de reproduction à miasmes et attirent rats, puces, poux, bactéries et protozoaires. Les pionniers qui créèrent cette nouvelle écologie historique ne pouvaient avoir connu les vecteurs de maladies qu'ils relâchaient par inadvertance. En fait ce ne fut pas avant le XIX^e siècle et certaines découvertes des fondateurs de la microbiologie comme Robert Koch et Louis Pasteur, qu'il devint clair que l'humanité paya cher en infections sa civilisation.

Homo sapiens payait le prix fort pour l'absence d'eau potable, d'égouts et de systèmes de drainage des eaux usées.

[...] Dès qu'une maladie devient endémique à une population sédentaire, elle devient bien moins mortelle, souvent circulant sous une forme sous-clinique faite de "porteurs sains". À ce stade, seule des populations n'y ayant pas ou peu été exposé, sont enclines aux complications pathogènes, comme les populations d'esclaves, de prisonniers de guerre et les migrants de zones éloignées. Ces personnes ont une plus faible défense immunitaire et peuvent plus facilement succomber à la maladie endémique alors que la population locale est immunisée ou peu s'en faut. Ce fut pour cette raison que la rencontre entre le nouveau et l'ancien monde fut si cataclysmique au *XV^e*, *XVI^e* et *XVII^e* siècle pour les Amérindiens au système immunitaire vulnérable aux miasmes européens après une isolation de plus de 10 000 ans.

Les maladies liées à la sédentarité eurent aussi un impact plus violent à cause du régime alimentaire de plus en plus fondé sur l'agriculture. Le statut nutritionnel, spécifiquement des femmes et des enfants, était déficient en bien des points à cause d'une nourriture bien moins variée que celle des chasseurs cueilleurs toujours présents alentour.

[...] La preuve de la restriction relative et de l'appauvrissement des régimes alimentaires des populations agricultrices provient largement de la comparaison des squelettes retrouvés des agriculteurs et des chasseurs-cueilleurs qui vivaient toujours à la même époque. Ceux-ci étaient de manière générale environ 5cm plus grands. Ceci reflétait leur régime alimentaire plus abondant et surtout plus varié. Nous avons déjà vu qu'il serait de fait très difficile d'exagérer cette variété alimentaire. Non seulement leur palette alimentaire se retrouvait au travers de plusieurs écosystèmes : marin, marais, forêt, savane et zones arides, chacune de ces zones ayant ses propres variations saisonnières, mais même lorsqu'il s'agissait de nourriture plantée et cultivée, la variété demeurait époustouflante pour tout standard agricole en vigueur. Sur le site archéologique d'Abou Houreya par exemple, dans sa phase chasseur-cueilleur/collecteur, les récoltes nutritives provenaient de 192 plantes différentes dont 142 ont pu être identifiées, parmi elles 118 sont connues pour être consommées régulièrement par des chasseurs-cueilleurs contemporains.

Un symposium dévoué à l'évaluation de l'impact de la révolution néolithique sur la santé humaine mondiale est parvenu à cette conclusion sur la base de données paléopathologiques (Roosevelt, "Population, Health and the evolution of subsistence") :

"Le stress nutritionnel ne semble pas être devenu chose commune et répandue jusqu'à après le développement d'un haut niveau de sédentarité, de densité de population et de dépendance en l'agriculture. À ce stade, l'incidence du stress physiologique augmente grandement et le taux de mortalité moyen augmente de manière significative. La plupart de ces populations agricoles ont une haute fréquence d'hyperostosis porotique (surcroissances d'os malformés associée à la malnutrition, particulièrement à une carence en fer (anémie) liée au manque nutritionnel et une cribra orbitalia (version localisée de la condition mentionnée ci-dessus dans l'orbite oculaire) et il y a une augmentation substantielle dans la sévérité de l'hypoplasie de l'émail dentaire ainsi que des pathologies associées aux maladies infectieuses."

Une grande partie de ces problèmes de malnutrition fut documentée sur l'étude osseuse de ce qu'on a appelé la "femme agricultrice", car les femmes furent plus affectées à cause des pertes sanguines liées aux menstruations et qui furent sujettes à de sévère carence en fer. Les femmes préagricoles avaient un régime alimentaire qui fournissait de large quantité d'oligo-éléments tels les omega-6 et omega-3 avec la consommation de gibier, de poissons et de certaines huiles végétales. Ces acides gras sont importants parce qu'ils facilitent la métabolisation suffisante de fer pour la formation des globules rouges fixateurs d'oxygène. Par contraste, les régimes alimentaires à base de céréales non seulement manquent d'acides gras mais en plus bloquent physiologiquement l'absorption et la rétention du fer par l'organisme. Les résultats directs de la première vague intensive de régime alimentaire céréalier à la fin du néolithique avec la consommation de blé, d'orge et de millet, fut donc l'apparition d'une anémie chronique, laissant l'empreinte d'une tare osseuse caractéristique et indélébile.

[...] De plus, ces maladies liées à la malnutrition ont été attribuées au mode alimentaire du néolithique : le béribéri, la carence en riboflavine, la kwashiorkor et la pellagre.

Qu'en est-il des cultures per se ? Elles furent aussi soumises à une forme de "sédentarité" sur des sols fixes, aménagés en condition de densité extrême, elles furent aussi soumise à un processus de sélection déclenché par l'humain qui a réduit

à terme leur variété génétique pour favoriser des caractéristiques particulières (NdT : il y avait des centaines de variétés de maïs et de riz par exemple, combien en reste-t-il aujourd'hui dû à la "sélection" humaine ?...). Elles ont aussi été soumises à des maladies et des dégénérescences dépendantes des conditions d'exploitation. Cultures et cheptels sont tous deux fréquemment affectés par des épidémies, des échecs et autres mauvaises fortunes.

[...] De la même manière que pour les pathogènes humains, il semble très logique de supposer que bien des maladies des cultures affectant les planteurs du néolithique étaient aussi de nouveaux pathogènes qui évoluèrent pour s'adapter à cette nouvelle écologie agro-alimentaire. De fait le sens littéral de "parasite" de sa racine grecque veut dire "à côté du grain". Les cultures sont non seulement menacées par des maladies comme le sont les humains, mais elles sont aussi menacées d'une foule de prédateurs, petits et grands comme les escargots, limaces, insectes divers, oiseaux, rongeurs et autres mammifères, ainsi qu'une grande variété de mauvaises herbes qui entrent en concurrence sur les mêmes sols pour les nutriments, l'eau et la lumière ainsi que l'espace vital. Les graines dans les sols sont attaquées par des prédateurs en tous genres : insectes et leurs larves, oiseaux, rongeurs. Durant la croissance, les mêmes pestes sont toujours actives, ainsi que les aphides / pucerons qui sucent la sève et amènent des maladies. S'y ajoutent les maladies fongiques spécifiquement dévastatrices comme le mildiou, l'ergot (et son feu de St Antoine après ingestion), la rouille.

[...] Ainsi les cultures doivent être en permanence protégées par les humains qui les font pousser, ce qui occasionnent une activité intense de travail.

[...]

Ainsi, le vieux narratif du progrès de la civilisation est, à la base, sans nul doute correct. La domestication des plantes et des animaux a rendu possible un degré de sédentarité qui a fondé la base des premières civilisations, des États et de leurs résultats culturels. Ceci fut construit néanmoins sur une fondation génétique très superficielle et fragile, une poignée de céréales, quelques espèces animales pour un cheptel et un paysage agricole radicalement simplifié qui devait constamment être défendu contre la reconquête de la nature qui en était exclue. Dans le même temps, le *domus* humain ne fut jamais auto-suffisant. Il demandait de constants subsides de la nature qu'il excluait pourtant, le bois comme source d'énergie et pour la construction, poissons, mollusques, les pâturages sauvages, le petit gibier, les fruits et les légumes, les noix. Dans les cas de famine, les agriculteurs sédentaires repartaient en chasse et en collecte.

Le domus était aussi une zone d'invitation à la prolifération de petites et grandes nuisances jusqu'aux virus. Sa simplicité et sa concentration en faisait une entité prompte à l'effondrement. L'agriculture de la fin du néolithique fut le premier pas d'un grand nombre vers la maximisation de la production d'un petit nombre de plantes et d'espèces animales préférées.

Fondée sur une base nutritionnelle très étroite, l'agriculture néolithique était plus productive, dans sa concentration, mais aussi bien plus fragile que la chasse et la collecte voire même les cultures rotatives sur brûlis, qui combinait la mobilité et l'assurance d'une grande variété de nourriture. Comment, malgré sa fragilité, le modèle du domus d'agriculture sur sols fixes devint hégémonique, un bulldozer agro-écologique et démographique qui transforma la vaste majorité du monde à son image, est quelque chose qui tient presque du miracle.

La domination ultime du complexe céréalier du néolithique est difficilement préfigurée par l'épidémiologie du domus. Un lecteur attentif ne pourrait être qu'intrigué par la montée de la civilisation agraire mais pourrait aussi bien se demander comment, à la lumière des pathologies auxquelles ont dû faire face les agriculteurs du néolithique, cette nouvelle forme de société agraire a pu survivre sans même parler de fleurir.

La réponse la plus courte, je pense, est la sédentarité elle-même. Il se trouve que les agriculteurs sédentaires ont un taux bien plus élevé de natalité (NdT: sans doute aussi à cause des mortalités élevées) faisant plus qu'équilibrer la mortalité. [...] Les populations non-sédentaires limitent leur population, en limitant délibérément leur reproduction. La logistique impliquée dans le fait de la vie nomade fait qu'il est virtuellement impossible d'avoir deux bébés par couple à déplacer en même temps. En résultat, l'espace entre les naissances chez un couple de chasseurs-cueilleurs est souvent de l'ordre de 4 ou 5 ans.

[...] Ceci n'est pas vrai dans la société agricole sédentaire, de plus les enfants étaient vus comme des aides dans les travaux agricoles. De plus, dû à une alimentation plus riche en hydrates de carbone, l'ovulation est accélérée et la ménopause retardée.

[...]

Chapitre 4

L'agro-écologie des premiers États

Si la civilisation est jugée comme un résultat de l'État et si la civilisation archaïque veut dire la sédentarité, le fermage, le domus, l'irrigation, les villes, alors il y a quelque chose de radicalement faux dans l'ordre historique. Tous ces résultats humains du néolithique furent en place bien longtemps avant que nous ne rencontrions quelque chose ressemblant à un État en Mésopotamie. Bien au contraire, sur la base de ce qui est aujourd'hui connu, l'état embryonnaire se développa en assujettissant la culture du grain à la fin du néolithique et le module de main d'œuvre comme base du contrôle et de l'appropriation. Ce modèle d'organisation, comme nous allons le voir, fut le seul échafaudage possible pour que l'État puisse voir le jour.

Les populations rassemblées et établies faisant pousser des cultures céréalières et les petites villes ayant un millier ou plus d'habitants, facilitant l'échange, furent un résultat autonome du néolithique, ces caractéristiques furent en place deux milliers d'années avant l'apparence des premiers États vers 3300 AEC. Ces premières villes, nous rappelle Jennifer Pournelle, "sont mieux vues comme des îlots imbriqués dans des plaines marécageuses, situées aux frontières et au cœur de vastes zones aquatiques des deltas." Leurs voies d'eau servirent moins à l'irrigation qu'au transport.

*[...] Quoi qu'il en soit, ce complexe représenta une nouvelle concentration unique de main d'œuvre, de terres arables et de ressources nutritionnelles qui, si "capturées", "parasitées" ne serait pas ici un mot trop fort, pourraient bien être tournées en un puissant nodule de pouvoir politique et de privilèges. **Le complexe agro-alimentaire du néolithique fut une base nécessaire mais non suffisante pour la formation de l'État ; cela rendit sa formation possible mais pas certaine.** Il était ainsi possible à cette époque et pas du tout de manière exceptionnelle d'avoir des populations fermières sédentarisées sur sols alluviaux, pratiquant la culture d'irrigation sans aucune présence d'un quelconque État. Mais il n'y eut jamais d'État qui ne se reposait pas sur une population cultivant les céréales sur sols alluviaux,*

Qu'est-ce qui constitue un État dans ce contexte ? Comment reconnâtrions-nous le premier état si nous le voyions ? La réponse n'est pas standard. Je suis enclin à voir "l'étatisation" plus ou moins comme une proposition. Il y a plusieurs attributs plausibles à l'étatisation et au plus une entité politique en possède et au plus elle sera vue comme un État.

[...] Nous pensons les États comme des institutions spécifiquement stratifiées pour l'évaluation et la collecte des impôts, que ce soit en valeur céréalière, en temps de travail ou en espèce et qui sont redevables à un ou plusieurs dirigeants. Nous pensons les États exercer un pouvoir exécutif dans une société assez complexe, stratifiée et hiérarchisée ayant une visible division du travail (artisans, tisserands, forgerons, cultivateurs, soldats, prêtres, fonctionnaires). Certains appliqueront des critères plus précis comme avoir une armée, des remparts, un monument central de rite ou de pouvoir et peut-être un roi ou une reine.

Établir la date de naissance en fonction de tous ces critères est une tâche plutôt difficile et arbitraire, de plus réduite à quelques sites spécifiques desquels nous avons pu obtenir des preuves archéologiques et historiques convaincantes.

De toutes ces caractéristiques, je propose de privilégier celles qui pointent vers la territorialité et un appareil d'État spécialisé : remparts, collecte d'impôts et représentants officiels. En considérant de tels standards, il n'y a aucun doute que "l'État" d'Uruk est fermement en place entre 3200 et 2800 AEC.

[...] Ce n'est pas accidentel que l'acte fondateur iconique de l'établissement d'une entité politique sumérienne était considéré être la construction d'un mur autour de la ville. [...] Ces entités politiques étaient suffisamment petites pour qu'une personne puisse marcher depuis son centre jusque sa périphérie en moins d'une journée.

[...]

***Note des traducteurs :** S'ensuit ici, sur plusieurs pages, une assez longue et très intéressante description de la ville d'Uruk d'après les trouvailles archéologiques. À lire dans le livre.*

[...]

Le développement de l'État mésopotamien ne fut en rien linéaire. Les petits états des poches alluviales ont eu, tout comme leurs habitants, une très courte espérance de vie. L'interrègne était bien plus commun que le "règne" et de longs épisodes d'effondrement et de désintégration sociale furent très communs. Comme nous l'avons vu, le complexe proto-urbain de la fin du néolithique fut une affaire au

mieux, de courtes apparences-disparitions. Il fut menacé par les chutes d'eau abondantes, les inondations, les attaques épidémiques et parasitaires en tout genre sur les humains, mais aussi sur les cultures et le cheptel. Lorsque ceci se produisait, cela forçait les résidents à se disperser en tant que chasseurs, collecteurs et pastoraux afin de pouvoir survivre.

À ces déjà considérables périls du complexe néolithique de dense population, la superposition de l'État ajouta une couche supplémentaire de fragilité et d'insécurité. Impôts et guerres illustrent parfaitement cet état de fragilité.

[...] À en juger par l'histoire générale de l'agriculture, l'impôt en céréale n'a certainement pas été de moins de 20% de la récolte. Les agriculteurs naviguaient sur une fine ligne au bord d'un précipice : une mauvaise moisson qui, sans l'impôt, les aurait à peine maintenus en vie, signifiait la ruine totale après la saisie de son "dû" par l'État.

La preuve archéologique de guerre fréquente parmi les entités politiques rivales de ces zones alluviales méridionales est abondante. Il est difficile de dire avec précision à quel point elles furent sanglantes, mais étant donné que les populations étaient très précieuses en cette époque des premiers États, on peut penser que ces guerres furent plus destructrices que sanglantes.

[...] Ainsi la guerre voulait dire la destruction des cultures de l'adversaire, la saisie de ses stocks de grains, la confiscation du cheptel et des biens courants. En fait, la propre armée d'une entité politique s'avérait souvent autant une menace que celle de l'ennemi. Comme la météo, les premiers États étaient souvent une menace ajoutée à la survie plutôt qu'un facteur bénéfique.

Les États archaïques, en termes crus, étaient tous des États agraires et demandaient un surplus approprié de produits agro-pastoraux pour nourrir les non-producteurs comme les fonctionnaires, les artisans, les soldats, les prêtres et les aristocrates. Au vu des conditions logistiques de transport en ces temps reculés, ceci voulait dire la concentration du plus de terres arables et de main d'œuvre possibles dans le plus petit radius possible. Les camps de ré-établissement de la fin du néolithique localisés sur de riches terres alluviales furent le noyau démographique et céréalier existant duquel l'État put être élaboré.

[...] Dans la pratique, ceci voulait dire les zones de lœss (nutriments déposés par le vent) ou alluviales (nutriments déposés par les crues de rivières et fleuves). *Alluvia, le don historique des crues annuelles des rivières Tigris et Euphrate et leurs affluents, furent les endroits de création de l'État en Mésopotamie : pas d'alluvions, pas d'État.* Ceci se produisit aussi en Égypte dans la vallée du Nil, mais aussi des plus anciens centres étatiques en Chine (les dynasties Qin et Han) dans les sols du lœss le long du Fleuve Jaune, où la densité de population atteignit un rare niveau dans des sociétés préindustrielles.

[...] L'eau bien entendu, fut vitale. Son abondance dans les zones de marais a fourni la base des premières communautés sédentaires substantielles. Seules les zones où l'eau était abondante furent propices au développement de l'État.

L'eau n'était pas seulement vitale pour l'agriculture mais aussi pour les transports. Les premiers centres étatiques avaient besoin de beaucoup d'autres produits externes (bois de construction et énergétique, cuir, cuivre, étain, or et argent, miel...), en échange les premiers États fournissaient des vêtements, poteries, du grain et des produits artisanaux,

[...] De fait, je suis tenté de dire : "pas de voies navigables, pas d'État", même si cela est une légère exagération. Le transport par voies d'eau était bien plus efficace que par voies terrestres et ce jusque dans un passé pas si lointain. Pour illustrer ce contraste, il suffit de comprendre que jusqu'au début du XIX^e siècle (avant le moteur à vapeur et le chemin de fer), il était aussi rapide de voyager de Southampton en Angleterre jusqu'au Cap de Bonne Espérance en bateau, que d'aller en diligence de Londres à Edimbourg...

[...]

Spécifier les conditions de la construction de l'État élémentaire nous aide à voir le verso de l'affaire : les conditions sous lesquelles l'État est difficile voire impossible de se constituer. Alors qu'une concentration de population favorise sa formation, une dispersion le rend improbable. Parce que les sols alluviaux riches en nutriments sont la base de formation de l'État, il s'ensuit logiquement que les écosystèmes non-alluviaux sont des sites improbables pour la formation des États primordiaux.

[...] Le module étatique requiert une main d'œuvre concentrée, spécifiquement une main d'œuvre agricole concentrée pratiquant essentiellement l'agriculture sur sols fixes. La concentration seule ne suffirait pas. L'écologie de marais de la partie méridionale alluviale mésopotamienne, où la toute première sédentarité substantielle est apparue au Moyen-Orient, est un cas d'école.

[...] *Les bases de subsistance de tous les premiers États agraires de l'antiquité comme la Mésopotamie, l'Égypte, la Vallée de l'Indus, de la Rivière Jaune en Chine, se ressemblent grandement. Ils furent tous des États du grain, des États céréaliers : blé, orge, et dans le cas de la Rivière Jaune, millet. Les États qui s'ensuivirent pratiquèrent la même chose, en y ajoutant le riz et sur le Nouveau Monde (continent des Amériques), le maïs fut ajouté à cette liste de cultures phares. L'État Inca fut fondé sur le maïs et la pomme de terre, bien que le maïs fût la culture de l'impôt. Dans un État céréalier, une ou deux cultures fournissaient la source principale en amidon, hydrates de carbone, l'unité définie pour l'impôt et la base pour un calendrier agricole hégémonique.*

[...] *Ainsi dans ces cas précis, la concentration de population doit être distinguée de la formation de l'État : l'abondance des zones de marais et d'irrigation naturelle, comme nous l'avons vu, pouvait mener à l'urbanisme et au commerce, mais ne pouvait pas mener à l'État. Celui-ci n'a pu se former qu'avec la culture céréalière à grande échelle.*

[...] *Je pense que le nœud gordien entre céréales et État se situe dans le fait que seulement les céréales peuvent servir comme base d'imposition et de taxation. Les céréales sont visibles, divisibles, accessibles, stockables, transportables et "rationnables". Les autres cultures comme les légumes, les racines et tubercules possèdent quelques-unes de ces qualités désirables pour la formation de l'État, mais aucune n'a tous ces avantages.*

Le fait que le grain est une culture poussant au-dessus du sol et mûrissant quasiment en même temps rend le travail de tout collecteur d'impôts en herbe bien plus facile si la troupe en armes du collecteur d'impôt arrive au bon moment, elle peut si elle le désire, couper, battre et confisquer toute la récolte en une opération unique. Pour une armée hostile, la pratique de la terre brûlée devient des plus faciles. Elle peut réduire une population à la famine ou à la fuite. Mieux encore, la troupe du collecteur d'impôts ou l'armée ennemie peuvent simplement attendre la fin des moissons pour intervenir, le boulot sera fait pour elles.

Comparer cette situation avec disons une autre où les paysans cultivent essentiellement des tubercules comme les pommes de terre, patates douces ou cassave/manioc. Ces cultures sont souterraines, mûrissent sur un an, mais peuvent être laissées en toute sécurité en terre jusqu'à deux ans avant d'être récoltées et consommées. Si une armée collectrice d'impôts pour l'État ou une armée ennemie

arrivent, elles devront collecter elles-mêmes, pièce par pièce les tubercules, puis elles devront les véhiculer depuis des terrains souvent éloignés, escarpés voire hostiles vers les centres urbains. C'est ainsi que Frederick le Grand de Prusse ordonna à ses sujets de planter des pommes de terre car il savait pertinemment qu'en tant que planteurs et collecteurs de tubercules, ils ne pouvaient pas être dispersés si facilement par les armées ennemies.

[..] Ainsi, ces caractéristiques font que le blé, l'orge, le riz, le millet et le maïs soient les premières cultures céréalières "politiques". Un évaluateur de cadastre pour une administration fiscale va typiquement classifier les champs en termes de qualité du sol et connaissant le rendement moyen par hectare ou toute autre unité de surface de telle ou telle céréale sur tel ou tel type de sol, pourra aisément anticiper et estimer les impôts à collecter sur toute une région.

[...]

Même ainsi, l'imposition du grain n'est pas sans faute. La fraude est toujours possible. Ainsi dans les régions du riz d'irrigation, toutes les rizières adjacentes sont inondées en même temps, ce qui conditionne automatiquement l'agenda de la transplantation des jeunes pousses en rizière, ce qui assure une moisson simultanée sur une région entière. Le riz est la seule céréale qui pousse dans de telles conditions. Elle est la céréale étatique par excellence.

[...]

Là où le grain et donc les taxes agricoles s'arrêtent, le pouvoir de l'État se dégrade. Le pouvoir des premiers États chinois était confiné au drainage des terres arables des rivières Jaune et du Yang Tsé Kiang. Au-delà de ce nexus politico-écologique de cultures sur sols fixes irrigués se trouve les sociétés de chasseurs-cueilleurs-collecteurs difficiles à imposer, les sociétés pastorales mobiles et les agriculteurs sur champs rotatifs. Ils étaient définis comme des barbares "crus", des gens qui "n'étaient pas encore entrés sur la carte". Similairement, le territoire de l'empire romain, malgré toutes ses ambitions impérialistes, ne s'étendait pas bien loin au-delà de la ligne céréalière. La domination romaine au nord des Alpes était concentrée sur ce que les archéologues appellent la zone de la Tène, où la population fut plus dense, la production agricole plus robuste et les villes (la culture des oppida) plus grandes ; en dehors de cette zone se trouvait "l'Europe Jastorf", à la population plus éparsée et caractérisée par la mobilité et la vie pastorale.

Ce grand contraste est un rappel salutaire du fait qu'en dehors des premiers États céréalières se situait la vaste majorité du monde et de l'humanité. Les États

céréaliers étaient restreints à une étroite niche écologique favorisant une agriculture intensive.

[...] Ainsi, d'une manière ou d'une autre, les peuples non-céréaliers, c'est à dire la vaste majorité de l'humanité, personnifiaient des formes d'existence et d'organisations sociales qui mettaient en échec toute forme d'imposition possible par leur mobilité physique, leur dispersion, leur variable de groupe et taille de communautés, leurs produits de subsistance divers et invisibles et leurs points de ressources très peu nombreux. Ces deux types de sociétés n'étaient pas viscéralement opposées, elles interagissaient et échangeaient grandement. L'échange quoi qu'il en soit consistait en l'échange de biens et produits désirables d'une zone écologique à une autre et ce à fin d'avantage mutuel.

[...]

La plupart des villes de la zone alluviale mésopotamienne furent murées, à partir du 3^{ème} millénaire AEC. L'État pour la première fois avait développé une carapace défensive. Bien que ces sites fussent généralement modestes, pour la plupart d'une superficie de 10 à 30 hectares maximum, la construction d'un mur protecteur n'en demeurait pas moins une tâche ardue et intense. Un mur, dans son évidence physique, nous dit qu'il y a quelque chose de valeur à protéger ou garder à distance de ceux de l'extérieur. L'existence du mur ou des murs était un signe par procuration de l'existence d'une agriculture permanente et du stockage de nourriture et de surplus. ; Et, s'il était besoin de reconformer l'association, lorsqu'une ville-État s'effondrait et que ses murs avaient été brisés et surmontés de manière permanente, l'agriculture permanente également avait une forte tendance à disparaître de la zone. C'était une pratique courante pour une ville-État conquérant une autre que de détruire les murs de la ville vaincue.

[...] De la même manière que les paysans se doivent de défendre leurs cultures contre des menaces humaines et non-humaines, l'élite des États a un énorme intérêt à sauvegarder les liens qui l'unit à son propre pouvoir : une population céréalière et ses stocks de grains, ses privilèges et sa richesse et ses pouvoirs rituels et politiques. Comme l'a bien observé Owen Lattimore et d'autres historiens au sujet de la Grande Muraille de Chine : ces murs furent autant construits pour maintenir un contrôle de leur population et garder en son enceinte ses contribuables chinois, que pour maintenir les barbares extérieurs hors de la zone. Les murs de la cité avaient donc pour principal objectif de maintenir en son sein l'essentiel de ce que l'État préservait.

[...]

Pierre Joseph Proudhon n'a-t-il pas dit : "Être gouverné c'est, à chaque opération, à chaque transaction, être noté, enregistré, compté, taxé, estampillé, mesuré, dénombré, évalué, autorisé, réprimandé, réformé, corrigé, fustigé..."

Les paysanneries ayant une longue expérience de l'étatisme ont toujours compris que l'État est une machine à enregistrer et à mesurer. Ainsi lorsqu'un évaluateur du gouvernement se pointe avec une table et des chaises ou un recenseur avec sa tablette d'enregistrement des foyers, les sujets comprennent parfaitement que les problèmes pointent à l'horizon que ce soit sous la forme de nouveaux impôts, de conscription militaire, de corvées supplémentaires, de saisies de terres, d'imposition par tête de bétail et que de nouveaux impôts sur les terres cultivées ne sont plus bien loin. Ils comprennent implicitement que derrière la machine coercitive s'empile la paperasse administrative : listes, documents, feuilles d'impôts, formulaires d'enregistrement des populations, de régulations diverses, feuilles de réquisitions, mots d'ordre, décrets, paperasserie qui pour l'essentiel les rend encore plus confus et se situe au-delà de leur compréhension. Néanmoins, la ferme identification dans leurs esprits entre les documents administratifs et la source de leur oppression a fait que souvent le premier acte de bien des rébellions paysannes, fut de détruire par le feu toutes les archives des bureaux locaux où ces documents sont conservés. Comme le dit si bien un vieux dicton sumérien : "Vous pouvez avoir un roi, vous pouvez avoir un seigneur, mais l'homme à vraiment craindre est le collecteur d'impôt."

*La Mésopotamie méridionale fut le cœur non pas d'une mais de plusieurs expériences étatiques entre grosso modo 3300 et 2350 AEC. [...] Parmi les plus connues furent les villes-états de Kish, Ur (Our) et par-dessus toutes : Uruk (Ourouk). **Quelque chose de remarquable et sans précédent se produisit à cet endroit.** D'un côté, des groupes de prêtres, de guerriers et de chefs locaux mettaient en place et institutionnalisèrent des structures de pouvoir qui n'avaient jusqu'à présent été utilisées que dans les idiomes de la relation de parenté. Ils créaient pour la première fois quelque chose en ligne avec ce qu'on pourrait appeler un État, bien qu'ils ne puissent pas l'avoir compris en ces termes. Et d'un autre côté, des milliers de paysans, d'artisans, de commerçants et d'ouvriers étaient transformés en sujets et à cet effet, furent comptés, recensés, imposés, conscrits, mis au travail et subordonnés à une toute nouvelle forme de contrôle.*

C'est environ à cette époque que l'écriture fit son apparition. La coïncidence de l'État premier et de l'écriture première tend à faire parvenir à cette conclusion

fonctionnelle que ceux qui créèrent l'État inventèrent aussi les formes de marquages qui furent essentielles à l'étatisation de cette société. Il ne serait pas exagéré de penser qu'il est virtuellement impossible d'envisager mêmes ces tous premiers États sans une technologie systémique d'enregistrement et d'archivage numérique, même sous la forme Inca des cordelettes à nœuds (quipu). **La condition première de l'appropriation d'État (pour quelque but que ce soit) doit être un inventaire des ressources disponibles, la population, la terre arable, les rendements des cultures, le cheptel, les maisons de stockage, greniers, silos à céréales.** Cette information est quoi qu'il en soit, tout comme une étude de cadastre, un cliché temporel qui devient très vite périmé. Alors que l'appropriation est en marche, l'État doit maintenir une mise à jour des documents et des archives, des livraisons de grains, des travaux de corvées effectués, par qui, garder une mise à jour des réquisitions, des reçus, de la facturation etc... Une fois qu'une entité politique existe comprenant plusieurs milliers de personnes, une forme de documentation et d'archivage est nécessaire au-delà de la mémoire individuelle et de la tradition orale.

Il est prouvé que la Mésopotamie a essentiellement utilisé et donc connecté l'administration de l'État et l'écriture afin de maintenir des archives comptables, ce pendant plus de 500 ans avant qu'elle ne commence à réfléchir sur les effets glorieux d'une civilisation associée à l'écriture : la littérature, la mythologie, les hymnes, les listes royales et généalogies, les chroniques et les textes religieux. La superbe épopée littéraire de Gilgamesh par exemple date de la 3^{ème} dynastie d'Ur (Our) vers 2100 AEC, c'est à dire un millénaire complet après l'invention du texte cunéiforme sumérien, utilisé à des fins commerciales et d'archivage étatique.

Que peut-on déduire des tablettes cunéiformes qui ont été retrouvées et traduites au sujet de la gouvernance de l'entité politique de Sumer ? Elles révèlent au strict minimum, l'effort massif au travers d'un système de notification et comptable de rendre responsable sa population, sa main d'œuvre et sa production envers ses dirigeants et ses prêtres et d'en extraire le grain et le travail.



Il faut aussi comprendre de par notre simple observation de la bureaucratie moderne, qu'il n'y a pas nécessairement de relation entre ce qui est écrit dans les archives d'un côté et ce qu'il s'est passé sur le terrain d'un autre côté. Les documents peuvent être et ont été falsifiés, trafiqués pour satisfaire des avantages privés ou pour faire plaisir à un ou des supérieurs. Les règles écrites dans les documents peuvent parfaitement avoir été lettres mortes dans la réalité de terrain. Les archives de cadastre peuvent avoir été falsifiées, supprimées, bidouillées ou simplement être imprécises ou pleinement fausses.

[...]

Les plus anciennes tablettes administratives en provenance d'Uruk (Niveau IV sur site), datant de vers 3300-3100 AEC sont des listes et des listes et des listes et des listes, essentiellement de grains, de main d'œuvre et d'impôts. Les sujets abordés des tablettes qui ont survécu à l'histoire, par ordre de fréquence, sont sur l'orge (rations et taxes), les prisonniers de guerre, les esclaves hommes et femmes (main d'œuvre).

La population, avec ses producteurs, ses soldats et ses esclaves, représentait la richesse de l'État. La ville d'Umma, dépendance de Ur, où furent trouvées un grand nombre de ces tablettes cunéiformes datant de vers 2255 AEC, fut tout spécialement précoce, occupant environ 100 hectares de terre et ayant entre 10 et 20 000 habitants, une grande population à administrer. Au centre du projet d'Umma se tenait un système de recensement de la population par endroit, âge et genre sur la base de la désignation de corvées et d'impôt par personne ainsi que pour la conscription militaire.

[...] *Quelques-unes des entités politiques sumériennes, spécifiquement Ur III (Niveau III sur site), semblent être des économies de commandement et de contrôle, lourdement centralisée (du moins sur le papier.. pardon.. sur les tablettes...), militarisée et disciplinée, ressemblant à ce que fut plus tard la ville-État de Sparte.*

[...] *Une des grandes caractéristiques de l'étatisation primordiale des royaumes agraires fut de maintenir les populations en place et d'empêcher tout mouvement non autorisé. La mobilité physique et la dispersion de la population sont la hantise du collecteur d'impôts.*

Une chance pour ce collecteur, c'est que la terre arable ne bouge pas. Les Qin en Chine par exemple reconnaissaient la propriété privée et avait donc élaboré un système complexe de cadastre connectant chaque bout de terrain avec un

propriétaire/contribuable. La terre était classifiée selon la qualité du sol, le type de cultures entreprises et la variation concernant l'eau de pluie, ce qui permettait aux fonctionnaires fiscaux d'anticiper le rendement des récoltes et de calculer un taux d'imposition. Le système fiscal Qin permettait d'estimer les cultures en cours sur une base annuelle, permettant du moins en théorie, des ajustements d'imposition en rapport avec les véritables récoltes.

[...] Si l'écriture primordiale est si inextricablement liée à la formation de l'État, que se passe-t-il donc lorsque l'État disparaît ? Ce que le peu de preuve que nous avons suggère est que sans la structure officielle, les archives administratives et la communication hiérarchisée, le niveau d'alphabétisme chute grandement voire même se réduit à zéro. Ceci ne devrait pas surprendre dans la mesure où dans les premiers États, savoir lire et écrire était confiné à une très fine strate de la société, celle des officiels, administrateurs et fonctionnaires d'État.

[...] Ainsi, l'écriture, tout comme les techniques de fermage connues bien avant l'avènement des premiers États, fut un outil de construction de l'État, de concentration de la population et de sa gestion. Elle était inapplicable à d'autres choses que l'administration. Un étudiant des écritures anciennes de Mésopotamie suggéra de manière spéculative admise, que l'écriture rencontra ailleurs beaucoup d'opposition parce qu'elle fut immédiatement et de manière indélébile, associée à l'État et son système de contrôle et de fiscalité, tout comme le labourage fut longtemps combattu parce que vu comme une activité pénible et non nécessaire [...]

Chapitre 5

Contrôle de la population : guerre et esclavage

“Si la multitude parvient à se disperser et ne peut pas être contenue, alors la cité-État court à sa ruine.”

~ Ancien manuel de gouvernance chinois ~

L'acquisition et le contrôle de la population fut à l'épicentre de l'étatisation primordiale. Le contrôle sur une belle zone alluviale fertile ne voulait rien dire à moins de la rendre productive par une population de cultivateurs voulant la travailler. Voir les premiers États comme des “machines à population” n'est pas loin de la vérité, aussi loin que nous sachions apprécier le fait que la “machine” capotait souvent et était mal réparée et ce pas seulement à cause de l'échec de l'étatisation. L'État est demeuré aussi focalisé sur le nombre et la productivité de ses sujets “domestiqués”, sous contrôle, qu'un berger le ferait sur son troupeau et un cultivateur sur ses semis.

L'impératif de rassembler les gens, de les maintenir établis près du centre du pouvoir, les contenir là et de les faire produire plus et en excès de leurs propres besoins, anime essentiellement l'État primordial. Là où il n'y avait pas de population rassemblée préexistante établie dans un endroit propice pouvant servir de noyau de formation pour un État naissant, il se devait alors d'y en avoir une pour ce but précis. Ceci fut le principe qui guida le colonialisme espagnol par exemple au Nouveau Monde, aux Philippines et ailleurs. Los reducciones ou établissements concentrés de population (souvent forcés) de peuples natifs autour d'un centre d'où émanait le pouvoir espagnol, étaient vus comme faisant partie d'un projet civilisateur, mais ils servaient aussi le but non trivial de servir et de nourrir les conquistadores. Les missions chrétiennes avaient ce but de rassemblement des populations autour d'un centre de pouvoir, religieux et en relation avec la couronne espagnole. Le moyen par lequel la population est rassemblée puis amenée à produire un surplus est moins important dans ce contexte que le fait qu'elle produise un surplus disponible pour soutenir les “élites” non-productives. Un tel surplus n'existe pas tant que l'État embryonnaire ne le crée pas. Pour mieux le dire, tant que l'État n'extrait pas et ne s'approprie pas ce

surplus, toute production dormante qui pourrait être créée est “consommée” en élaboration culturelle et de loisir. Avant la création de structures plus politiquement centralisées comme l’État, ce que l’anthropologue Marshall Sahlins a décrit comme le “Mode Domestique de Production” ou MDP, prévalait. L’accès aux ressources : terre, pâtures, champs, terrains de chasse, de collecte, était ouvert à tous en simple vertu de l’appartenance au groupe, que ce soit une tribu, une bande, une lignée ou une famille, qui contrôlait ces ressources. À moins d’être banni de la société, personne ne pouvait se voir couper l’accès à ces ressources de manière directe et indépendante. En l’absence d’obligation ou de chance d’accumulation capitaliste, il n’y avait absolument aucun avantage de produire au-delà des standards prévalant localement de subsistance et de confort. À cet égard, au-delà du besoin, il n’y a aucune raison d’augmenter le dur labeur de la production agricole.

[...] Pour notre but précis, le point important est qu’une paysannerie, assumant qu’elle a assez pour suffire à ses besoins, ne va pas automatiquement produire des surplus que des élites pourraient s’approprier, mais elle devra être forcée de le faire. Sous les conditions démographiques de la période de la première formation étatique, lorsque les moyens de production traditionnels étaient toujours abondants et non monopolisés, ce n’est que seulement sous une forme ou une autre de travail forcé, non volontaire, de corvées, de production et de livraison forcées de grains ou tout autre produit, la dépendance par la dette, le servage, le tribut et le travail collectif communal forcé et autres formes variées d’esclavage, que le surplus pouvait parvenir à exister.

Chacun des premiers États a déployé son propre mélange unique de travail forcé, mais cela demanda un équilibre délicat entre la maximisation des surplus de l’État d’un côté et le risque de provoquer un exode massif de ses sujets de l’autre, spécifiquement lorsqu’il y avait des terres ouvertes au-delà des limites de la cité-État.

[...] Comme l’a noté Ester Boserup dans son ouvrage devenu classique “The Conditions of Agricultural Growth” : “Il est impossible d’empêcher les membres des classes inférieures de trouver d’autres modes de subsistance à moins qu’ils ne soient plus libres. Lorsque la population devient si dense que la terre peut être contrôlée, il devient alors inutile de maintenir la classe inférieure en servage, il est suffisant de priver la classe travailleuse du droit d’être des cultivateurs indépendants, des collecteurs, des chasseurs, des pastoraux.”

[...]

La guerre dans la région alluviale mésopotamienne commença à la fin de la période Uruk (3500 ~ 3100 AEC) et pour les deux millénaires qui s'en suivirent, ne fut pas une affaire de conquête ou de territoire mais plutôt une affaire de regrouper des populations dans le centre céréalier de l'État. Grâce au travail méticuleux de l'archéologue Seth Richardson, nous savons aujourd'hui que la vaste majorité des guerres qui se tinrent dans la région alluviale ne furent pas des guerres entre de grandes entités politiques urbaines connues, mais de guerres/escarmouches de chacune de ces entités pour conquérir des communes bien plus petites et indépendantes et s'emparer de ces communautés pour les absorber dans leur système démographique. Les entités politiques des premiers États cherchèrent à rassembler des gens éparpillés, "non-pacifiés" et de "canaliser des communautés non-étatiques dans un ordre étatique de force ou par la persuasion."

[...] En fait l'État était dans une lutte permanente de compensation de ses pertes de population dues aux gens qui partaient, ajoutés à la mortalité et il s'engageait dans une campagne coercitive perpétuelle pour canaliser les populations, de nouveaux sujets en provenance des zones "non-fiscales et non-régulées" Les vieux codes légaux babyloniens se préoccupaient de ceux qui s'échappaient et des efforts mis en place pour les récupérer et les réassigner dans leur zone de travail et de résidence.

L'esclavage n'a pas été inventé par l'État (NdT : ni la guerre du reste, même s'il fut instrumental pour les développer et les institutionnaliser...) Des formes variées de mise en esclavage, individuel et communal, furent largement pratiquées par les peuples non-étatiques.

[...] Avec la sédentarité et la domestication du grain et des animaux qui a aussi existé avant la formation de l'État, celui-ci élaborait et développa l'institution de l'esclavage comme un moyen essentiel pour maximiser sa population productive et les surplus qu'il pouvait s'approprier. Il est presque impossible d'exagérer l'importance de la mise sous tutelle sous une forme ou une autre, dans le développement de l'État et ce jusqu'à très récemment. [...] Nous pourrions de fait bien dire : "Pas d'esclavage, pas d'État". Moses Finley a posé cette célèbre question : "La civilisation grecque fut-elle fondée sur le travail des esclaves ?" et il y répondit avec un "oui", assourdissant et très bien documenté. Les esclaves représentaient la majorité, sans doute de l'ordre des deux tiers de la société d'Athènes et l'institution était totalement acceptée et intégrée : la possibilité de l'abolition de l'esclavage n'a jamais émergé.

[...] *La Rome impériale, une entité politique qui n'eut de rivale de son importance que dans son équivalent extrême-oriental de la Chine sous la dynastie Han, a transformé le bassin méditerranéen en un énorme empire de l'esclavage. Chaque campagne militaire était suivie de près par les marchands d'esclaves et les soldats romains étaient supposés s'enrichir en vendant ou en rançonnant les prisonniers qu'ils avaient faits. Une estimation sur la campagne de la guerre des Gaules a chiffré le nombre d'esclaves résultant à près d'un million. Dans la Rome de l'empereur Auguste, les esclaves représentaient environ un quart à un tiers de la population romaine.*

[...]

Dans la période des premières entités politiques urbaines de Mésopotamie, l'existence de l'esclavage et autres formes d'asservissement ne fait aucun doute.

[...] *En revanche, ce qui est questionnable, est l'étendue de l'esclavage en tant que tel, les formes qu'il prit alors et son centralisme dans le fonctionnement de l'entité politique. Le consensus général étant que bien que l'esclavage était définitivement présent à cette époque, il était relativement mineur dans les relations économiques. Sur la base de ma lecture des preuves archéologiques toutefois peu nombreuses et éparses, je me mettrais en désaccord avec ce consensus. Si l'esclavage y fut loin d'être de l'importance de ce qu'il fut plus tard dans les entités politiques d'Athènes, de Sparte et de Rome, il n'en fut néanmoins pas moins crucial pour trois raisons principales :*

- *Il fournissait la main d'œuvre pour le plus important des produits exportés : le textile ;*
- *Il fournissait une masse laborieuse périssable pour les travaux très laborieux comme le drainage, les constructions d'irrigation et de fortification...*
- *Et il représentait à la fois un signe de richesse et une récompense pour le statut d'élite.*

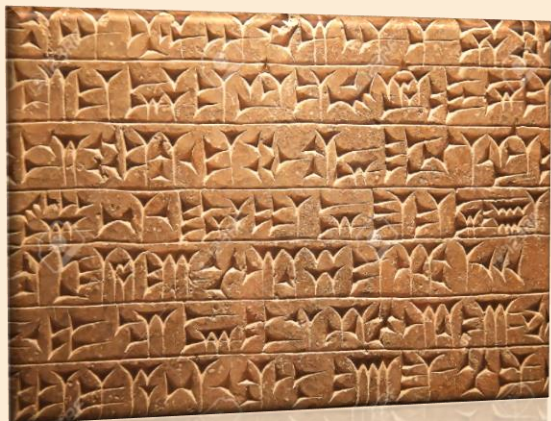
La controverse sur l'esclavage sumérien provient aussi du fait que la terminologie est ambiguë. Les opinions diffèrent parce qu'il y a eu beaucoup de termes dans le langage qui aurait aussi pu vouloir dire "esclave", comme "serviteur", "subordonné", "subalterne", ou "être rattaché".

[...]

La catégorie la moins ambiguë d'esclave est celle des prisonniers de guerre. Étant donné le besoin incessant de main d'œuvre, il s'avère que la plupart des guerres livrées le furent pour l'obtention de cette main d'œuvre par capture. Le succès de

ces guerres se mesurait dans le nombre et la qualité des prisonniers faits, hommes, femmes et enfants.

*{...} La preuve la plus solide de la mise en esclavage des prisonniers de guerre provient, comme on pouvait s'y attendre, des périodes plus anciennes telle celle de Ur III, période qui vit **les tablettes cunéiformes** survivre au temps en plus grand nombre. C'est dans cette période que sont archivées les narrations des chasseurs de primes dont la spécialité était de retrouver et de ramener les esclaves en fuite.*



[...] Ainsi le débat fait toujours rage pour savoir si l'esclavage existait dans l'Égypte ancienne, du moins dans la période dite de l'ancien royaume (2686~2181 AEC). Je ne peux en aucun cas résoudre cette question qui grandement

dépendante de ce qu'on considère comme "esclavage" et de quelle période l'Égypte ancienne on parle.

[...] Les guerres de capture sur le modèle mésopotamien furent effectuées dans la 4^{ème} dynastie (2613~2494 AEC) où les prisonniers "étrangers" étaient marqués au fer rouge et forcés à résidence sur les plantations royales ou au sein des institutions de l'État et du temple, qui demandaient beaucoup de main d'œuvre.

[...] L'esclavage par la dette était aussi fréquent.

[...] En Chine sous la dynastie Qin puis Han, le dur labeur était effectué par des prisonniers esclaves, par des esclaves issus de la dette et par des "criminels" condamnés à des travaux forcés.

[...] Malgré l'absence relative de preuve irréfutable sur l'étendue de l'esclavage en Mésopotamie et l'Égypte ancienne des débuts, on est tenté de spéculer sur le fait que le secteur de l'esclavage érigé sur le module du grain des premiers États, même si modeste dans son amplitude, fut un composant essentiel de la création d'États qui devinrent très puissants.

[...] Les États, comme nous le savons, n'ont pas inventé l'esclavage et l'asservissement de l'humain, ceux-ci peuvent être trouvés dans bien des sociétés pré-étatiques. Ce que les États ont en revanche inventés, sont les sociétés fondées de manière systémique sur le travail forcé d'êtres humains captifs.

[...] Et si nous examinions l'esclavage, les prisonniers de guerre agraire, hélots et assimilés, comme un projet de l'État de domestiquer une classe de serviteurs humains, par la force, un peu comme le firent nos ancêtres néolithiques qui domestiquèrent les moutons et les vaches ? Le projet bien entendu, ne fut jamais complètement réalisé, mais regarder la chose depuis cet angle n'est pas du tout exagéré. Alexis de Tocqueville a en fait utilisé cette analogie lorsqu'il considéra l'hégémonie mondiale croissante de l'Europe : "Nous devrions presque dire que l'Européen est pour les autres races ce que l'humain est pour les animaux inférieurs : il les soumet à son utilisation et quand il ne peut pas soumettre, il détruit." (N&T : il agit de la même façon avec la nature : soumission, transformation ou destruction...)

Si nous substituons aux "européens", "premiers États" et à "autres races", "prisonniers de guerre", nous ne déformons pas grandement le projet je le pense. Les prisonniers, individuellement et collectivement, devinrent partie intégrante des moyens de production et de reproduction de l'État, partie, si vous voulez, en compagnie des animaux et des champs de céréales domestiques du domus de l'État.

[...] Dans les guerres pour se saisir de prisonniers, la forte préférence pour des femmes en âge de reproduire refléchit un intérêt autant pour leur service reproducteur que pour leur force de travail. Il serait très instructif, mais hélas impossible, de savoir à la lumière des défis épidémiologiques des centres étatiques primordiaux, l'importance de la reproduction des femmes esclaves à la stabilité démographique et à la croissance de l'État. La domestication des femmes non-esclaves pourrait aussi bien être vue sous le même angle dans cette période des premiers États céréaliers. La combinaison de la propriété foncière, de la famille patriarcale, de la division du travail au sein du domus et l'intérêt débordant de l'État à maximiser sa population, a l'effet de domestiquer la reproduction des femmes de manière générale.

[...]

Chapitre 6

La fragilité de l'État primordial : l'effondrement comme facteur de désassemblage

Plus on lit au sujet des États primordiaux et plus on s'étonne des résultats de l'étatisation et de l'improvisation qui les vit voir le jour en première instance. Leur vulnérabilité et leur fragilité furent si manifestes, que c'est en fait leur rare apparence et leur persistance qui demande une explication.

*[...] En tant que structure assemblée sur une communauté fermière sédentaire, l'État partageait la même vulnérabilité générale que les communautés sédentaires du grain. **La sédentarité n'était pas, comme nous l'avons déjà vu, quelque chose d'établi une fois pour toute.** Durant grosso modo les cinq millénaires de sédentarité sporadique qui a existé avant même la formation des premiers États, si nous incluons la pré-sédentarité existant au Japon et en Ukraine par exemple, les archéologues ont découverts et enregistré des centaines d'endroits qui furent établis de manière fixe, puis abandonnés de nouveau, puis ré-établis pour être de nouveau abandonnés. Les raisons en demeurent obscures. Des facteurs possibles y ayant contribué peuvent être le changement climatique, un appauvrissement des ressources locales, les maladies (épidémies), les guerres et des migrations vers des zones plus abondantes en ressources.*

[...] Le point clef de tout cela est que, en tant que sous-espèces des communautés du grain, les États furent soumis aux mêmes périls de dissolution que toutes les communautés sédentaires de manière générale, ainsi qu'à la fragilité particulières aux états en tant qu'entités politiques.

[...] Robert Adams, dont la connaissance des États premiers mésopotamiens est seconde de personne, exprime une certaine surprise et incrédulité envers la 3^{ème} dynastie d'Ur (Ur III), durant laquelle cinq rois se succédèrent sur une période de 100 ans. Bien que cela s'effondra par la suite, ceci représentait quelque chose comme un record de stabilité si on compare avec les hauts et les bas donnant le vertige des autres royaumes avoisinants. Adams distingue une période de centralisation des ressources suivie par un déclin irrégulier mais irréversible, qu'il associa à une poussée vers la décentralisation et "l'autosuffisance locale". Norman Yoffee, Patricia McAnany et George Cowgill, qui ont plus que tout autre, réexaminé le concept même "d'effondrement", pensent que "la concentration du

pouvoir dans les premières civilisations furent typiquement fragile et de très courte durée de vie.”

[...] Ni la sédentarité ni la construction de l'État, qui dépendait de la sédentarité, ne furent des résultats définitifs et établis une fois pour toute !

Il y eut des périodes, et de longue durée, durant lesquelles de larges conglomerats de populations disparurent et durant lesquelles la sédentarité fut réduite à l'ombre de ce qu'elle fut. Durant la période s'étalant environ de 1800 à 700 AEC, c'est à dire pendant plus d'un millénaire, les entités politiques établies en Mésopotamie couvrirent moins du quart de ce qu'elles couvraient auparavant et les établissements urbains de populations ne représentèrent alors qu'1/16 de la fréquentation des millénaires précédents. L'effet était régional et ne peut pas être seulement associé avec des contingences purement locales comme le règne d'un despote, une guerre ou l'échec d'une récolte particulière. Une telle dispersion à grande échelle en appelle à des causes plus drastiques telles qu'un changement climatique, des invasions ou des déplacements pastoraux, voire de grands changements dans l'échange. [...] Il ne semble pas y avoir de consensus atteint sur les causes principales de cet état de fait, mais il est certain que la ruralité plus que l'urbanisation dominait la Mésopotamie à cette époque et ce pendant plus d'un millénaire après la chute d'Ur III, apparemment dû à des incursions de pastoraux.

[...] Il est essentiel de reconnaître la vulnérabilité structurelle fondamentale du complexe de la société céréalière sur laquelle reposaient tous les premiers États. La sédentarité se révéla dans des circonstances très spéciales et dans des niches écologiques particulières, essentiellement dans les sols alluviaux et de lœss. Plus tard, bien plus tard, émergèrent les États centralisés dans des circonstances encore plus particulières, celles de niches écologiques circonscrites où il y avait un cœur de riches terres très fertiles, des sols bien irrigués et des voies navigables, pouvant subvenir à un grand nombre de sujets faisant pousser des céréales. Hors de ces sites rares et favorables à la création de l'État, la collecte, la chasse, la pêche et les peuples pastoraux continuèrent à fleurir et à se développer.

Dans ces sites propices à la formation de l'État, l'échec n'avait rien ou peu à voir avec l'incompétence de leurs dirigeants mais plutôt avec les vulnérabilités structurelles de la place car ils dépendaient essentiellement d'une seule moisson annuelle d'un ou de deux types de grains. Si ces récoltes échouaient à cause de sécheresses, d'inondations, de pathologies diverses, de tempêtes, la population était

alors en danger mortelle, sa survie était engagée, tout comme celle de ses dirigeants qui dépendaient des surplus de production. Ces populations étaient aussi comme nous l'avons vu, bien plus vulnérables aux épidémies les affectant tant elles-mêmes que leur cheptel. Finalement, la dépendance des élites sur un surplus, ainsi que la logique de transport, voulaient dire que l'État dépendait encore bien plus lourdement de la population et des ressources situées au plus près du cœur de l'entité, une dépendance qui pouvait altérer sa stabilité.

Les premiers États furent ainsi de délicats numéros d'équilibristes ; beaucoup de choses devaient bien fonctionner pour juste espérer une brève durée de vie.

Dans l'ancienne Asie du Sud-Est par exemple, il était très rare pour un royaume de durer plus de deux ou trois règnes, car bien des problèmes pas seulement induits par l'État, pouvaient y mettre fin.

[...] De temps en temps, spécifiquement lorsqu'on a accès à des archives écrites, on se rend compte que la raison pour l'échec de l'État est somme toute assez claire : une invasion réussie par une autre culture qui remplace son ennemi, par exemple, une guerre destructrice entre des États, une guerre civile ou une insurrection au sein d'un État. Le plus souvent, les raisons de la disparition d'un État sont plus obscures et insidieuses ou ont trait à des événements catastrophiques comme des inondations, sécheresses, mauvaises récoltes, qui peuvent aussi avoir des causes plus profondes et cumulatives.

[...] Il y a toutes les raisons de penser que la création des États sur le complexe agro-animalier du néolithique aurait grandement aggravé l'exposition des populations des États à de dévastatrices épidémies. Les raisons en sont l'échelle (taille), l'échange et la guerre.

Les villes qui émergèrent en premier lieu des bordures des marais des zones alluviales avant les États avaient, à leur apogée, des populations de l'ordre de 5000 habitants. Les premiers États, par contraste étaient typiquement environ 4 fois la taille de ces villes et parfois en de rares occasions environ 10 fois plus grands.

[...] Les États sont notoires pour une autre activité : la guerre, qui a d'énormes conséquences épidémiologiques. En termes démographiques, il n'y a rien en comparaison de la guerre pour les mouvements de masse de populations et la

relocalisation de celles-ci. Une armée ou une masse de réfugiés en fuite ou de prisonniers représentent un module ambulante d'infection, contractant et répandant les maladies, surtout celles généralement associées avec la guerre telles que le typhus, le choléra, la dysenterie, pneumonie et autre fièvre typhoïde. La ligne de contact d'une armée en marche a longtemps été connue pour être la ligne d'infection potentielle. Ceci dit, il est difficile de vraiment évaluer quelle fut l'influence de ces maladies sur le terrain car celles-ci laissèrent peu de traces archéologiques. Cependant, on peut avoir une idée en se référant aux archives de la Rome antique et des temps médiévaux, ceci rend cette supputation épidémiologique bien plus plausible.

[...] Il n'y a aucune manière de savoir pour sûr la fréquence des épidémies qui décimèrent les premiers États mais, amplifiées par la guerre, les invasions et l'échange, les maladies furent une cause importante de désurbanisation dans la Rome impériale des derniers moments et de l'Europe médiévale. En 166 EC, les troupes romaines de retour d'une campagne en Mésopotamie ramenèrent une maladie contagieuse qui a pu tuer d'un quart à un tiers de la population romaine.

[...] Comme noté plus haut, il était impossible pour leurs sujets et dirigeants de prévoir que l'assemblage à plus grande échelle du grain, des gens et des animaux auraient eu les conséquences épidémiologiques qu'ils expérimentaient.

[...] Il y a aussi d'importantes preuves de la déforestation entreprise dans le monde classique depuis la quête athénienne pour le bois de construction navale en Macédoine et la pénurie de bois de la république romaine.

[...] Ceci occasionna également des pénuries de bois de chauffage ce qui eut pour effet de limiter la croissance de certaines villes-états. De plus la déforestation entreprise amena de plus sérieux problèmes comme l'érosion rapide des sols et la sédimentation. Les canaux d'irrigation se remplirent plus vite de boues et de sédiments, ce qui demanda un travail de corvées plus intensif [...] La déforestation favorisa également les inondations plus violentes et donc les échecs de cultures céréalières. [...] Historiquement le fleuve jaune en Chine fut le théâtre d'énormes inondations responsables de millions de morts.

[...] Une des conséquences les plus ardues de la déforestation et de la sédimentation des zones alluviales fut la propagation du paludisme. Il a été suggéré que celui-ci est en fait une maladie type de la civilisation, dans le sens où le paludisme se produit dans les zones de haute déforestation pour l'agriculture.

Tout comme les zones de paludisme, celles de salinité croissante et d'épuisement des sols sont aussi des résultats anthropiques de l'état de la céréale d'irrigation qui ont pu menacer l'existence de ces entités.

[...] Le fait que le problème de "l'effondrement" de ces entités politiques soit mentionné est essentiellement un artifice de la montée des établissements de population emmurés ayant des centres monumentaux et la supposition erronée commune que de tels endroits centraux sont et représentent la "civilisation" en elle-même.

[...] L'État n'a pas plus inventé la guerre que l'esclavage ; mais il les a en revanche transformés en institutions majeures de l'activité étatique. Ceci a transformé ce que furent de constants pillages pré-étatiques raids de capture de prisonniers en quelque chose ressemblant bien plus à la guerre d'envergure et pour la même raison. Dans une guerre pour accaparer la main d'œuvre humaine, celui des deux états qui perdait était virtuellement effacé de la carte. Voilà ! "Effondrement" ! La pratique courante était de tuer et de déporter la vaste majorité de la population adverse, de détruire les temples, de brûler les maisons et les récoltes, bref, d'oblitérer l'État vaincu dans son ensemble.

Lorsque les entités politiques en guerre étaient nombreuses et de taille comparable, qu'elles vivaient dans le même voisinage géographique, comme ce fut le cas pour les États alluviaux de Mésopotamie, les "États guerriers" de la Chine pré-Qin, les cités-états grecques et les États mayas, soi-disant "entités politiques sœurs", de petits états se développaient et tombaient en succession rapide. L'effondrement était très, très courant.

L'état de guerre permanent et la course à la main d'œuvre contribuèrent plus avant à la fragilité des États primordiaux. D'abord cela faisait concentrer la main d'œuvre bien plus à la construction de remparts et de fortifications militaires, alors qu'autrement cette main d'œuvre aurait été employée à développer l'agriculture. La population demeurait juste au-dessus du niveau de subsistance de base. Ensuite, cela forçait les fondateurs de ces cités-états à choisir l'endroit d'établissement selon des contraintes militaires et défensives plutôt que de réel développement. Ces entités furent bien protégées, mais furent politiquement et économiquement bien plus précaires.

[...] Malgré les récompenses mercenaires potentielles de la guerre pour les vainqueurs, il y avait bien entendu le danger permanent de la mort et de la captivité à considérer. On peut parfaitement imaginer que les sujets de ces entités politiques ont fait tout ce qu'ils ont pu pour éviter la conscription, y compris en fuyant l'État. Un État qui semblait perdre une guerre voyait sa population fuir. Pensez aux désertions de masse des blancs des couches sociales pauvres de l'armée confédérée (du Sud) à la fin de la guerre de sécession aux États-Unis en 1864. [...] Comme la main d'œuvre était le cœur de la vie de ces états, une défaite décisive pouvait bien présager de l'effondrement de l'état lui-même.

Finale­ment, les cités-états purent tout aussi bien être décimées par le conflit interne : luttes de succession, guerres civiles, et toutes sortes d'insurrections possibles en leur sein.

[...] Que ce soit comme récompense d'une guerre entre états ou d'un conflit civil interne, le complexe de population céréalière demeura le cœur même du pouvoir politique.

[...] Un cœur agraire pouvait alors être défini comme la zone de laquelle une grande partie des commodités pouvait être amené vers le centre sans que les coûts de transport ne deviennent prohibitifs. Le point clef est que la zone de contrôle la plus lucrative est la zone la plus proche de la capitale ou la plus facilement atteignable par voies navigables. C'est donc au sein de ces zones que l'on trouve les symboles et les ressources du pouvoir : les stockages de grain/greniers à céréales, les temples les plus importants, les fonctionnaires de la bureaucratie, la garde prétorienne, les marchés centraux, les meilleures terres arables et les mieux irriguées et entretenues et non des moindres, le plus grand nombre de l'élite des palaces et des temples. Ce fut cette zone centrale qui fut la clef du pouvoir et de la cohésion de l'État. Elle fut aussi son talon d'Achille, car ce fut également cette zone qui devait être pressée au plus haut point en cas de crise.

[...] En cas de crise, l'État était prône à trop saisir et taxer la zone centrale plus que la périphérie qu'il connaissait moins bien. Dans une mauvaise année de récolte, cette zone était taxée plus avant et laissait sa population au bord de la famine. [...] Les résultats de cette mauvaise appréciation s'ajoutaient à l'incapacité chronique de gérer et de contrôler la prédation de ses propres collecteurs d'impôts sur le terrain et tout ce qu'ils avaient l'intention de s'approprier pour eux-mêmes.

En cas d'urgence, lorsque la maximisation des revenus fiscaux était devenue une affaire de survie, presser la région centrale devenait irrésistible, alors même que cela présentait un haut risque de provoquer à la fois la fuite des gens et/ou la rébellion.

[...] Ce qui est lu rétrospectivement dans l'histoire comme un "effondrement" d'un État peut, le plus souvent, avoir été déclenché par la résistance et la fuite de sujets désespérés de la zone centrale dans des situations critiques.

[...] Ce que je désire défier ici est ce préjugé, rarement examiné en détail, qui veut voir les agglomérats de population, apex des centres étatiques, comme des triomphes de la civilisation d'un côté, et la décentralisation en des unités politiques plus petites, d'un autre côté, comme l'effondrement ou l'échec de l'ordre politique. Nous devrions il me semble, viser à "normaliser" l'effondrement étatique et de le voir plutôt comme le plus souvent inaugurant une reformule périodique et possiblement même salutaire de l'ordre politique.

Dans le cas d'entités politiques et économiques plus centralisées de type commandement et rationnement telles que furent par exemple Ur III, la Crète et la Chine de la dynastie Qin, les problèmes s'accumulèrent et les cycles de centralisation, décentralisation et de rassemblement, semblent avoir été des plus communs.

L'"effondrement" d'un ancien centre étatique est implicitement et souvent faussement associé à un nombre de tragédies humaines, comme une énorme mortalité. Il est certain qu'une invasion, une guerre ou une épidémie puissent causer d'énormes pertes humaines, mais il est juste tout aussi courant qu'un abandon de l'État ne soit en rien généré par des pertes humaines. De tels cas seraient mieux considérés comme étant des redistributions de la population et, dans le cas de guerre ou d'épidémie, il est souvent prouvé qu'abandonner les cités-états sauve en fait bien des vies humaines qui auraient été autrement perdues. La grande fascination que nous avons au sujet de "l'effondrement" de l'État provient essentiellement de l'ouvrage de Edward Gibbon "Déclin et chute de l'empire romain" ; mais même dans ce cas classique, il fut argumenté qu'il n'y eut en fait pas de perte de population mais plutôt une redistribution alors que certains peuples non-romains tels que les Goths, se retrouvaient absorbés. Au sens large, la "chute" de Rome restaura en fait "l'ancienne mosaïque régionale" qui prévalait avant

l'avènement de l'empire et dont les membres furent avalés pour devenir des unités constituantes.

[...] Il est tout aussi important de ne pas confondre la culture avec les centres étatiques ou l'apex d'une culture de cour avec ses fondations bien plus larges.

Il n'est pas rare pour les sujets des premiers États de quitter à la fois l'agriculture et les centres urbains pour échapper aux impôts, à la conscription, aux corvées, aux épidémies et à l'oppression exercée. D'une certaine perspective, ces gens peuvent être vus comme ayant régressé à des formes plus rudimentaires de subsistance comme la collecte, la chasse et la vie pastorale ; mais d'une autre, et je pense d'une perspective plus large, ils ont bien pu éviter le travail, les taxes sur grain, échapper à des épidémies, échanger un servage oppresseur pour plus de liberté et de mobilité physique et peut-être même le plus sûrement éviter la mort au combat. Ainsi l'abandon de l'État peut être perçu dans ce cas comme l'expérience d'une véritable émancipation.

[...] Un chercheur renommé sur la Mésopotamie, Adams, pense que "La connexion entre les nomades et les sédentaires est une voie à deux sens qui voit des individus ou des groupes passer de l'un à l'autre et inversement au cours d'un continuum répondant à une certaine pression mentale et sociale."

Ce qui pourrait paraître à beaucoup comme une rétrogradation, une régression et une hérésie civilisatrice, pourrait ne bien être, après observation, qu'une adaptation prudente et de longue pratique à une variable de l'environnement.

[...] Je pense que durant l'ère des premiers États, l'abandon des centres étatiques était le plus souvent un effet direct ou indirect de la formation même de l'État. Étant donné la concentration sans précédent de cultures céréalières, de personnes, d'animaux domestiques et d'activité économique urbaine générée par les États, toute une série d'effets, comme l'épuisement des sols, l'envasement des réseaux aquifères, les inondations, l'augmentation de la salinité, les épidémies, les incendies, le paludisme, dont aucun n'existait à ce niveau auparavant avant l'ère de concentration étatique et dont chacun pouvait graduellement faire, que les centres urbains de l'État se vident et provoquent la chute de l'État, était bien plus commune.

Enfin, et peut-être de manière la plus importante pour nos objectifs, fut la cause politique directe de l'extinction de l'État : la mort politique !

De lourds impôts sur le grain et le travail, des guerres civiles et guerres de succession pour le pouvoir au sein des capitales des États ; les guerres inter-cités, les mesures de répression, de châtements corporels en tout genre et l'abus arbitraire peuvent être appelés des effets étatiques et pouvaient de manière singulière ou en combinaison, amener l'effondrement d'un centre étatique.

[...] La fréquence des effondrements quoi qu'il en soit, suggère que les signaux précurseurs ne furent pas perçus ou carrément ignorés. Les épisodes d'effondrements sont fréquemment suivis par ce qu'il est communément appelé un "âge sombre". Là aussi, ce terme doit être questionné. "Sombre" en rapport à quoi et en quel aspect ?... Le terme est souvent une forme de propagande par laquelle une dynastie centralisée met en contraste ses résultats avec ce qu'elle juge être le mauvais fonctionnement, le désordre de la décentralisation qui lui a précédé.

[...] Ainsi, la plupart de l'histoire de la Mésopotamie dont nous avons hérité vient des trois siècles les plus documentés de la période du "haut-état" d'Ur III, d'Akkaḍ et de la brève hégémonie de Babylone. Seth Richardson nous rappelle quoi qu'il en soit, que cette période fut anormale et que 7 des 9 siècles de 2500 à 1600 AEC furent des périodes de division et de décentralisation. Il n'y a absolument aucune indication archéologique que cette période, pourtant "sombre" d'après les "standards" étatiques, dans le sens où elle manque de la luminosité archivistique fournie par l'État s'auto-chroniquant, qu'elle fut "sombre" au sens de famine ou de violence.

[...] Je désire aussi pointer dans la direction d'un autre véritable âge sombre, un de ceux qui ne sont pas documentés, pas reconnus, loin de ceux des centres étatiques. La très vaste majorité de la population mondiale, à l'époque des premiers États, comprenait les chasseurs-cueilleurs, collecteurs non-étatiques. William McNeill propose que ces populations auraient été démographiquement dévastées lorsqu'elles vinrent en contact avec de nouvelles maladies générées au sein des grands conglomerats du grain, des maladies qui, pour les populations urbaines devenaient de plus en plus endémiques et donc bien moins mortelles. Ainsi, une très grande partie de cette population résidant hors état pourrait bien avoir péri hors de toute histoire archivée, documentée et notée et donc hors de l'histoire officielle archivée. Ceci fut le cas de la dévastation épidémiologique des populations du Nouveau Monde alors qu'elles succombèrent aux maladies qui se précipitaient à l'intérieur des terres souvent en avance des yeux européens. Si nous ajoutons au bilan de telles maladies, la rafle des populations non-étatiques comme

esclaves, pratique qui continua jusqu'au XIX^e siècle [NdT : n'oublions pas que l'abolition définitive de l'esclavage en France est en 1848, il y a à peine 170 ans !...] ; nous avons là un "âge sombre" de proportion tout à fait épique parmi les peuples "sans histoire", qui ne fut pas remarqué par l'histoire elle-même.

Chapitre 7

L'âge d'or des barbares

*L'histoire des paysans est écrite par les citadins
L'histoire des nomades est écrite par les sédentaires
L'histoire des chasseurs-cueilleurs est écrite par les fermiers
L'histoire des peuples non-étatiques est écrite par les greffiers de justice*

Toutes peuvent être trouvées dans les archives sous l'étiquette "Histoires des Barbares"

[...] Même au sommet de la puissance des "supers-états" qu'étaient Rome et le début de la dynastie Han, leur zone de contrôle effectif serait demeurée bien modeste vue de l'espace. En ce qui concerne la population mondiale, la très très vaste majorité au travers de cette période et ce jusqu'à environ le XVII^e siècle de l'ère commune, était constituée d'individus et de groupes n'ayant pas intégré une quelconque forme d'entité étatique : des chasseurs-cueilleurs, des collecteurs marins, des horticulteurs, des agriculteurs en cultures rotatives, des pastoraux et un grand nombre de paysans qui n'étaient pas effectivement gouvernés, ni ne payaient d'impôts à de quelconques états. Le monde libre de contrôle, même dans le vieux monde européen, était toujours suffisamment capable d'accueillir ceux qui voulaient rester hors du contrôle de l'État et désirait le garder à distance.

Les États étant largement un phénomène agraire ressembleraient, à quelques exceptions près, à ces quelques archipels alluviaux, localisés dans les plaines humides aux alentours des grandes rivières. Aussi puissants pouvaient-ils devenir, leur domaine était écologiquement confiné aux sols fertiles, bien irrigués, pouvant soutenir une grande concentration de travail et de grain qui furent la base de leur

puissance. Hors de cette “zone de confort” écologique, dans les terres arides, les marécages, dans les collines et les montagnes, les États étaient incapables de diriger et de dominer. Ils pouvaient monter des expéditions punitives et de capture de population, gagner un ou deux engagements militaires, mais régner et diriger était une autre paire de manches.

[...] Ainsi, l'arrière-pays n'était pas seulement non-gouverné et ingouvernable, ou “pas encore gouverné”, mais c'était plutôt, de la perspective de l'État centralisé, une zone gouvernée par des “barbares” et des “sauvages”.

[...] Il est utile de comprendre la focale par laquelle est compris le “barbare” en regard du centre étatique. Les cultivateurs de céréales et les gens qui sont au cœur de l'État sont des sujets domestiqués, tandis que les chasseurs, collecteurs et nomades sont des sauvages itinérants, des gens non-domestiqués, non civilisés : des barbares. Les barbares sont aux sujets domestiqués ce que la vermine, la vie sauvage sont au cheptel domestique. Ils sont libres au mieux et au pire, représentent une nuisance, une menace qui doit être exterminée dans l'impossibilité de la dominer. Similairement, les mauvaises herbes dans un champ sont aux récoltes domestiques ce que les barbares sont à la vie “civilisée”. Elles sont une nuisance, une menace et doivent être éradiquées, comme les oiseaux, les souris et autres rongeurs qui s'invitent dans les cultures, au souper des récoltes et qui sont donc des dangers pour l'État et la civilisation. Les mauvaises herbes, les polissons, la vermine et les barbares, les “indomptables”, menacent la civilisation dans l'État du grain, dans l'État **céréaliier**. Ils doivent donc soit être domestiqués, brisés et ramenés aux normes ou être exterminés voire exilés sans espoir de retour dans l'impossibilité de se faire.



Je dois une fois de plus dire ici que j'utilise les mots “barbares”, “sauvages”, “crus”, “peuples des bois et des collines” de manière tout à fait ironique car ces termes furent inventés par les centres étatiques pour décrire et stigmatiser ceux qui ne sont pas encore devenus des sujets de l'État. Durant la dynastie Ming en Chine, le terme de “cuits” se référait aux barbares s'assimilant, voulant dire en pratique,

ceux qui s'étaient établis, fixés, qui avaient été enregistrés sur les listes fiscales et qui en principe étaient gouvernés par la magistrature Han, bref ces gens étaient dits être "rentrés sur la carte" [du monde civilisé]. Un groupe qui était identifié par sa culture et son langage était le plus souvent divisé en fractions dites "cru" et "cuit", ceci étant entièrement basé sur le fait qu'elle soit ou non administrée par l'État. Pour les Chinois comme pour les Romains, le monde barbare des tribus commençait là où justement s'arrêtaient les impôts et la souveraineté qu'ils fournissaient. Comprenez donc que lorsque j'utilise ce terme de "barbare", c'est pour moi une manière ironique et abrégée de désigner les "peuples non dirigés par un État".

[...] Bon nombre des peuples non-étatiques étaient eux-mêmes au moins semi-sédentarisés, comme par exemple les Pathans, les Kurdes et les Berbères.

[...] La période entre l'apparition des premiers États et leur hégémonie achevée sur les peuples non-étatiques a représenté, de mon point de vue, quelque chose d'un "âge d'or des barbares". Ce que je veux dire est qu'en bien des circonstances, il était mieux d'être un "barbare", parce qu'il y avait des États, aussi loin que ces états ne furent pas trop puissants.

[...] Conscient des complexités, Barry Cunliffe s'aventure bravement pour proposer que, du moins sur la Méditerranée, le dérangement barbare de l'ancien monde étatique dura plus d'un millénaire jusqu'en 200 AEC. Durant cette période il identifie au moins celle s'étalant de 1250 à 1150 AEC comme le temps où "tout l'édifice de l'échange centralisé, bureaucratique et fondé sur l'ordre des palaces se désintégra."

[...] À la fin de cette période, de l'autre côté du continent eurasiatique, les dynasties Qin et Han avaient leurs propres problèmes avec la confédération tribale de Xiongnu au sujet du contrôle des terres de la grande boucle d'Ordos sur la Rivière Jaune. [...] C'est aussi parce que les États représentaient de si petits agroécosystèmes, qu'ils reposaient sur un tas de produits qu'on trouvait hors de la zone alluviale pour survivre. Les peuples de l'État et ceux du non-État étaient des partenaires d'échange naturels. [...] Ainsi la plus grosse partie de "l'économie barbare" dans ce contexte fut dévouée à suppléer les basses-terres alluviales en matières premières et en produits requis, dont la plus grande partie fut destinée à être réexportée dans d'autres ports. La plus grande partie de ce que fournissait les barbares fut le cheptel dans son terme le plus expansif : bovins, ovins et par-dessus tout : les esclaves. En retour, ils recevaient du textile, du grain, des objets en fer

et en cuivre, de la poterie et des produits artisanaux de luxe. Les groupes barbares qui contrôlaient les routes majeures vers les basses-terres pouvaient s'enrichir et devinrent souvent à leur tour des sites de luxe, de talent et si on veut de "civilisation".

[...] "Être barbare" n'est certainement pas une culture ou un manque de culture. Ce n'est pas non plus une "étape" du progrès historique ou évolutionniste dans lequel la plus haute étape serait la vie dans un État en tant que contribuable, en ligne avec le discours historique d'incorporation partagé par les Romains et les Chinois. [NdT : et les nations du vieux continent colonial bien plus tard...] Pour César, l'incorporation voulait dire passer de tribu (amie ou hostile) à "provincial" et peut-être éventuellement à romain. Pour les Han chinois, cela voulait dire progresser de "cru" (hostile) à "cuit" (ami) et peut-être éventuellement à Han. Les étapes intermédiaires de "provincial" et de "cuit" étaient des catégories spécifiques d'incorporation administrative et politique suivies, en des circonstances idéales par l'assimilation culturelle. Pour le dire cliniquement et structurellement, "barbare" est mieux compris comme étant une position vis-à-vis de l'État ou d'un empire. Les barbares sont les gens adjacents à un État, mais qui n'en font pas partie. Comme le fit remarquer Bronson, ils sont simplement "à l'extérieur et regardent dedans." Les barbares ne payaient pas d'impôts, s'ils avaient une relation fiscale avec l'État, on attendait d'eux qu'ils offrent le tribut en tant que collectivité. [...] Pour les Romains, les Celtes, qui défrichaient la terre, cultivaient des céréales et construisaient des centres de commerce (les oppida), étaient des "barbares" de haut niveau, alors que les bandes "barbares" acéphales (NdT : à la chefferie sans pouvoir), mobiles et chasseresses étaient irrécupérables. Les sociétés barbares, comme avec les oppida Celtes, peuvent être très hiérarchisées, mais leur hiérarchie n'est généralement pas fondée sur la propriété héritée et est typiquement moins verticale que la hiérarchie trouvée dans les royaumes agraires.

Ainsi, les narratifs officiels de la civilisation des premiers États impliquent, s'ils ne le disent pas directement et ouvertement, que quelques primitifs, par plus d'intelligence ou pure chance, domestiquèrent plantes et animaux, fondèrent des communautés sédentaires et créèrent les villes et les États. Ils laissèrent la vie primitive pour l'État et la civilisation. Les barbares, d'après ce narratif, sont donc ceux qui n'effectuèrent pas cette transition, ceux qui restèrent en dehors. Après cette grande divergence, il y eut deux sphères : la sphère civilisée des établissements sédentaires, les villes et les États d'un côté et la sphère primitive et barbare de l'autre, celle de la mobilité, de la dispersion des populations, des chasseurs,

collecteurs et pastoraux, La membrane entre ces deux sphères était perméable, mais à sens unique. Les primitifs pouvaient entrer dans la sphère de la civilisation, c'était après tout le grand narratif historique, mais il était absolument inconcevable que les "civilisés" puissent jamais retourner au "primitivisme". Nous savons maintenant par les preuves archéologiques et historiques, que cette vision des choses est fondamentalement fausse.

Ceci fut une erreur pour trois raisons majeures :

- Ce narratif ignore le millénaire de flux et de reflux entre les modes de subsistance sédentaire et nomade et le nombre d'options variées entre les deux. Les établissements de population sur sols fixes et l'agriculture de labourage furent nécessaires à la construction de l'État ; mais ils furent juste une partie d'une vaste étendue d'options de subsistance qui furent entreprises et abandonnées au gré des circonstances.*
- L'acte fondateur même de l'État et son expansion subséquente était en soi un acte de déplacement de population. Certaines populations existantes ont bien pu être absorbées, mais bien d'autres se retrouvèrent hors de portée. Bien des populations des régions "barbares" ont bien pu être des populations réfugiées du processus de création de l'État lui-même.*
- Une fois les États créés, il y eut autant si ce n'est plus de raisons de les fuir que de les intégrer. Si, comme le suggère le narratif officiel standard, les gens sont attirés par l'État pour les opportunités offertes de sécurité, il est tout aussi vrai qu'un très haut taux de mortalité couplé avec la fuite de la sphère d'influence de l'État furent des événements suffisamment dérangeant pour que les premiers États s'engagent dans le contrôle des populations et les guerres de capture d'esclaves afin d'augmenter leur main d'œuvre nécessaire ainsi que dans la coercition du ré-établissement de populations sur zones.*

Le point clef de tout cela est de comprendre qu'une fois créé, l'État régurgitait autant voire plus de population qu'il n'en intégrait. Les causes de fuite des populations variaient : épidémies, famines, inondations, salinisation, envasement, impôts, guerre et conscription, provoquaient des fuites permanentes des populations et parfois un exode massif. Certains des gens qui fuyaient allaient dans des États voisins, mais la plupart fuyaient vers la périphérie "barbare", surtout les esclaves en fuite. Ainsi avec le temps, une bonne partie des populations périphériques à l'État ne fut plus des "primitifs originaux" mais bel et bien des populations refusant le domus, des ex-sujets de l'État qui avaient choisi de garder

leurs distances avec celui-ci. Ce processus, décrit par un certain nombre d'anthropologues, parmi lesquels Pierre Clastres est sans doute le plus célèbre, a été appelé le "primitivisme secondaire".

Plus les États existaient et plus ils régurgitaient de nouvelles populations pour la périphérie barbare.

[...] Ainsi, devenir un barbare était souvent un pari sur l'amélioration de sa condition. Christopher Beckwith a noté : "Les nomades étaient bien souvent mieux nourris que les sédentaires. Il y avait un flot constant de gens échappant de la Chine pour s'établir dans les steppes orientales, où ils n'hésitaient pas à proclamer la supériorité du mode de vie nomade. Beaucoup de Grecs et de Romains rejoignirent les Huns et autres peuples eurasiatiques où ils vivaient mieux et étaient bien mieux traités en tant que personne."

[...] Owen Lattimore nota en ce qui concerne la frontière de la Chine et de la Mongolie, que le but de la Grande Muraille de Chine était en existence autant pour maintenir le contribuable chinois à l'intérieur de l'État Han, que pour empêcher l'invasion mongole. Un bon nombre de contribuables Han s'étaient distancés de l'État, spécifiquement durant les époques de troubles politico-économiques et s'attachèrent assez profondément aux règles de la vie barbare. Lattimore, qui a étudié les espaces de liberté hors État en général, cite un érudit de la fin de l'empire romain qui y nota le même type de comportement également, alors que "la collecte sans merci d'impôts et le désarroi croissant des citoyens de l'empire devant les riches qui brisaient les lois, mena bien des Romains à rechercher la protection d'Attila le Hun." En d'autres termes, Lattimore ajoute : "Il y eut un temps où l'ordre et la loi des barbares furent bien supérieurs à ceux de la soi-disant civilisation."

[...] Il en alla de même avec l'attraction qu'exercèrent les Goths au VI^e siècle de notre ère. [...] Un grand nombre de barbares d'alors n'étaient pas des gens primitifs laissés pour compte de la civilisation mais bien plutôt des réfugiés et transfuges politico-économiques qui avaient fui vers la périphérie afin d'échapper à toute la misère induite par l'État les impôts, guerre, conscription, famines, épidémies, corvées, mise en servitude. Plus tard, l'existence d'une grande zone libre, plutôt qu'une migration salutaire vers le Nouveau Monde pour les Européens pauvres jusqu'au XIX^e et début XX^e siècles, fournissait une entreprise bien moins risquée que la rébellion à la maison.

[...] *Retournons brièvement à l'impératif de la main d'œuvre.* L'État primordial était couronné de succès aussi loin qu'il pouvait amasser une zone d'appropriation consistant en un rassemblement de cultivateurs de grains entassés sur des sols productifs, tenir cette population en place et si non, pouvoir la remplacer. Ceci était la clé de l'étatisation. Confiner les populations pouvaient aider, d'où aussi les murs et murailles. Ainsi "la seule façon d'empêcher de perdre la population, le pouvoir et la richesse au profit de l'Asie Centrale, fut de construire des murs, de limiter les possibilités de déplacement depuis les villes frontières et d'attaquer les peuples des steppes le plus souvent qu'il était nécessaire afin de les détruire ou de les garder à distance respectable.

Le concept de "tribu" est en première instance, une fiction administrative de l'État ; Les tribus commencent là où s'arrête l'État. Le contraire de "tribu" est "paysan", c'est à dire un sujet de l'État.

[...] *Le fait que les barbares qui ont menacé les États et les empires et donc sont parvenus à entrer dans les livres d'histoires portent des noms distincts : les Amorites, Scythes, Xiongnu, Mongols, Alamans, Huns, Goths, Junghars, colporte une impression de cohésion et d'identité culturelle qui est en général très en porte-à-faux avec les faits historiques. Ces groupes étaient tous des confédérations très flexibles de peuples disparates qui se rassemblaient brièvement à des fins militaires et caractérisés par l'État menacé comme "peuples". Les peuples pastoraux en particulier, ont des structures de parenté remarquablement flexibles leur permettant d'incorporer ou d'écarter des membres du groupe sur la base de telle chose que la quantité de pâturages disponibles, de la taille du cheptel et des tâches à effectuer, incluant les tâches d'ordre militaire. Ces structures sont tout aussi gourmandes en main d'œuvre et c'est pourquoi tout réfugié est très rapidement intégré dans la structure de lignée parentale.*

Pour les Romains et la dynastie Tang en Chine, les tribus étaient des unités territoriales d'administration, qui n'avaient rien ou très peu à faire avec les caractéristiques du peuple ainsi désigné (par l'État).

[...] *Le but des Romains et des Chinois étaient de trouver ou à défaut, de désigner un leader ou un chef qui serait responsable de la bonne conduite de "son" peuple. Sous le système chinois (tusi) d'"utiliser les barbares pour gérer et diriger les barbares", un chef tributaire était nommé, on lui donnait des titres et des privilèges et était tenu responsable de son peuple devant les hauts-fonctionnaires Han. Avec*

le temps, une telle administration fictive pouvait très bien prendre un essor autonome. Une fois en place, ces fictions étaient validées et institutionnalisées par les tribunaux, les paiements de tributs, la nomination de fonctionnaires natifs locaux de rangs inférieurs, par la mise en place d'un cadastre et de l'enregistrement des terres et des travaux publics (bureaucratie de comptabilité) et la structuration de la vie native dans son implication avec l'État.

[...] Alors que la densité du grain, de la population et du cheptel dans un espace concentré est la source sans équivoque du pouvoir d'un État, c'est aussi la source de sa vulnérabilité potentiellement fatale envers les raiders barbares plus mobiles. Ainsi, l'État n'est le plus souvent pas plus riche que sa périphérie, mais la différence décisive est le fait que la richesse de l'État ou de toute communauté sédentaire, est de manière fort utile, stockée en un espace confiné, alors que la richesse de la périphérie est dispersée. Les attaquants mobiles, surtout s'ils sont à cheval, ont l'initiative militaire. Ils peuvent arriver à tout moment, celui de leur choix et en nombre suffisant pour submerger le point faible, le plus faible, d'une communauté installée sédentaire ou pour intercepter une caravane de commerce. Leur avantage réside dans la rapidité des attaques. Ils sont peu enclins à assiéger une ville, plus ils restent et plus l'État a de chances de se mobiliser contre eux, ce qui annihile leur avantage tactique.

[...] Les barbares pillards n'étaient, pour la plupart, jamais vraiment inquiétés par les répliques de l'État. Étant par essence très mobiles et dispersés, ils pouvaient se fondre dans l'environnement, souvent dans des collines, hauts-plateaux, des marécages ou de vastes steppes ou prairies ne laissant que peu de traces de leur passage et dans un environnement où les armées ennemies ne pouvaient les suivre qu'à leur propre péril. Les armées des États peuvent être très efficaces contre des objectifs fixes et des communautés sédentaires, mais elles étaient le plus souvent pathétiques dans leurs campagnes de riposte contre des bandes armées acéphales n'ayant aucune autorité centrale avec qui négocier ou à battre dans des batailles rangées. (NdT : pensez aux principes de la guérilla inventé par ces "barbares", pensez aux armées napoléoniennes taillées en pièce par la guérilla espagnole, l'armée mexicaine chassant les insaisissables Emiliano Zapata et Pancho Villa et surtout les défaites cinglantes essuyées par l'armée des États-Unis contre les bandes armées acéphales et organisées de Crazy Horse, Sitting Bull et Geronimo, plus au sud, entre les années 1850 et 1890...)

Une autre façon d'exprimer la quasi immunité de disons, les pillards mongols contre les contre-attaques chinoises et de noter l'absence de centres nerveux dans

les steppes, sur lesquels concentrer des efforts. L'historien Hérodote écrit au sujet d'un interlocuteur scythe que les nomades pillards étaient parfaitement au courant et conscients de leur avantage militaire de n'avoir pas de propriété privée. "Les Scythes n'avaient aucune peur de perdre des terres ou des villes dans une bataille..."

[...] Il y a une contradiction profonde et fondamentale dans le pillage, celle qui, une fois bien comprise, suggère pourquoi c'est radicalement un mode instable de subsistance, un qui a le plus de chances en toutes circonstances, d'évoluer en quelque chose de quelque peu différent. Emmené au bout de sa conclusion logique, le pillage est auto-liquidateur. Si disons que des pillards attaquent une communauté sédentaire, emportant avec eux le cheptel, le grain, des personnes et des biens, l'établissement de la communauté attaquée est détruit. Connaissant ce fait, d'autres personnes seront peu enclines à s'établir là de nouveau. Si les pillards devaient faire de ces attaques une pratique des plus courantes, ils vont "tuer" à terme toutes les possibilités de se faire dans la région ou si on veut vont "tuer la poule aux œufs d'or". La même chose vaut pour les pillards ou les pirates qui attaquent les caravanes ou les navires marchands. S'ils prennent toujours tout, soit l'activité est "morte", soit le système trouvera des routes plus sûres.

Connaissant ceci, les pillards vont adapter leur stratégie vers ce qu'on pourrait appeler un "racket de protection". En échange d'une portion des biens convoyés, des stocks et du cheptel et autres biens, les pillards vont "protéger" les communautés contre les autres pillards et bien entendu contre eux-mêmes. Les attaques existantes sont ainsi plus enclines à être sur des communautés "protégées" par d'autres pillards. Ceci représentant une forme de guerre par procuration entre un groupe de pillards et un autre. [...] Mais en extorquant un surplus conséquent des communautés sédentaires et en repoussant les attaques externes pour protéger sa "base", un racket efficace de protection devient ironiquement difficile à distinguer d'un État archaïque.

[...] On peut parfaitement imaginer que ce type de racket à la protection fut bien plus fréquent que les documents ne permettent de le dire. [...] Ainsi, les Romains après plusieurs défaites au 4^e siècle AEC contre les Celtes (NdT: période de Brennus et le pillage de Rome en 395 AEC par les Gaulois), les payèrent 500kg d'or pour empêcher les pillages, une pratique qui se répéta avec les Huns et les Goths. [...] Le lien entre pillage et commerce se voit dans la relation périphérique entre les Celtes et l'empire romain, particulièrement avec la Gaule. Dans la Rome républicaine, les

Celtes furent souvent payés en or pour qu'ils ne pillent pas. Dans le temps, les villes celtes, les oppida devinrent de facto des centres commerciaux multi-ethniques le long des voies navigables de l'empire, dominant le commerce dans ce secteur. En retour du grain, de l'huile, du vin, des vêtements raffinés et fin textiles ainsi que des produits de prestige, ils pouvaient renvoyer aux Romains des matières premières (NdT: les Celtes/Gaulois étaient les champions de la métallurgie et des minerais, or inclus.), des laines, du cuir, du porc salé, de la charcuterie, des chiens dressés, des fromages.

[...] Comme le dit si bien le proverbe chinois : "Vous pouvez conquérir un royaume à cheval, mais pour le diriger, vous devez en descendre."

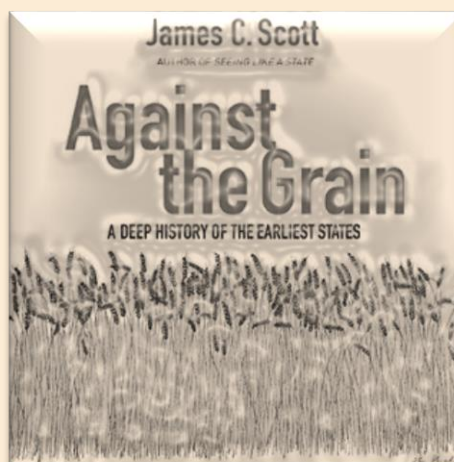
[...] La pacification et la conquête de la Gaule par Jules César furent largement accomplies par les mercenaires gaulois présents dans ses légions. Dans ce cas, plutôt que de conquérir l'État, les barbares devinrent parties du bras armé militaire, ceci fut aussi vrai avec les Cosaques en Russie et les Gurkhas népalais pour l'empire britannique.

[...] Il y a une très longue période mesurée non pas en siècles mais en millénaire entre la première apparition des États et jusqu'à peut-être il y a 400 ans, qui pourrait être appelée "l'âge d'or des barbares" et des peuples non-étatiques de manière plus générale. Durant cette période, même les empires exceptionnels et souvent de courte durée que furent les empires romain, Han, Ming et au Nouveau Monde des entités politiques Mayas puis plus tard Incas, ne purent pas empêcher les grands mouvements de populations vers et hors de leur orbite politique. Des centaines et des centaines de petits états virent le jour, fleurirent brièvement et se décomposèrent en leurs unités sociales élémentaires de villages, de lignes de clan et de bandes. Les populations étaient adeptes et expertes dans la modulation de leur mode de subsistance lorsque les circonstances le dictaient, abandonnant la charrue pour la forêt, la forêt pour la culture rotative et celle-ci pour la vie pastorale. Alors que l'augmentation de la population aurait par elle-même, encouragé des stratégies de subsistance intensives, la fragilité de l'État, son exposition à des épidémies et une très grande périphérie non-étatique, ne nous auraient pas permis de distinguer quelque chose se rapprochant d'une hégémonie de l'État avant disons le XVII^e siècle de notre ère (NdT: avec l'avènement de l'État-nation). Jusque-là, la très grande partie de la population mondiale n'avait jamais vu de manière routinière, de collecteur d'impôts ou s'ils en avaient vu un, avait toujours la possibilité et l'option de se maintenir fiscalement invisible.

[...] Ainsi il serait bien difficile de trouver un État des débuts qui n'a pas enrôlé les peuples non-étatiques, parfois dans leur totalité, dans son armée afin de rattraper les esclaves en fuite et de réprimer les révoltes au sein de sa propre population. **La responsabilité des barbares à construire les États fut aussi grande que celle à les piller.** En remplaçant systématiquement la main d'œuvre des États en leur vendant des esclaves et en les protégeant et en les aidant à s'étendre par leurs services militaires, les barbares ont, de fait, creusé volontairement leur propre tombe.

Bit...

*... Ou le commencement... Tout ce qu'il y a à faire ; C'est d'éclairer, de nos lumières intérieures, la voie qui est déjà là...
Depuis des millénaires...*



***Lectures complémentaires proposées
par R71 en versions PDF :***

1977 - 2017 Pierre Clastres, l'héritage d'un anthropologue politique 40 ans après sa mort...

Préface par Pierre Clastres de la traduction en français du livre de Marshall Sahlins : "Âge de pierre, âge d'abondance L'économie des sociétés primitives" (Éditions Gallimard, 1976, 1^{ère} édition en anglais, 1972)

Fragments anthropologiques pour changer l'histoire de l'humanité avec David Graeber

L'entraide, un facteur de l'évolution par Pierre Kropotkine

On a retrouvé l'histoire de France par le Pr. Jean-Paul Demoule

Le Défi Celtique - Alain Guillermin

Manifeste Politique : Manifeste pour la Société des sociétés par Résistance 71



**Lectures complémentaires proposées par
JBL1960 qui réalise toutes les versions PDF :**

Et puisque JCS y fait une référence appuyée page 45 :

Pierre Joseph Proudhon n'a-t-il pas dit : “Être gouverné c'est, à chaque opération, à chaque transaction, être noté, enregistré, compté, taxé, estampillé, mesuré, dénombré, évalué, autorisé, réprimandé, réformé, corrigé, fustigé...”

L'essentiel de Pierre Joseph Proudhon :

Du Principe Fédératif, Pierre-Joseph Proudon

Du Principe d'Autorité - Pourfendre les Malthusiens

***Qu'est-ce que la Propriété ?* Ou RECHERCHES SUR LE
PRINCIPE DU DROIT ET DU GOUVERNEMENT, Premier
Mémoire (1840)**



***Nouvelle version PDF du discours de la servitude
volontaire, la Boétie, 1548* – Préambule de R71 et François
Rabelais**

